

N° 751

DIMANCHE 23 AVRIL 1911

Prix: 15°

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

Bureaux : 146, rue Montmartre.
PARIS (2°)



des Aventures de Terre et de Mer



"Sur Terre et Sur Mer"
"Monde Pittoresque"
"Terre Illustrée" réunis.



AU PAYS DES BAULIS

La Charge Héroïque

par JEAN RENAUD

Tête basse, hurlant comme des sauvages, fous, ivres, transportés, les malades chargeaient dans le village.

N° 751. (Deuxième série.)

N° 1763 de la collection.

Prix des Abonnements

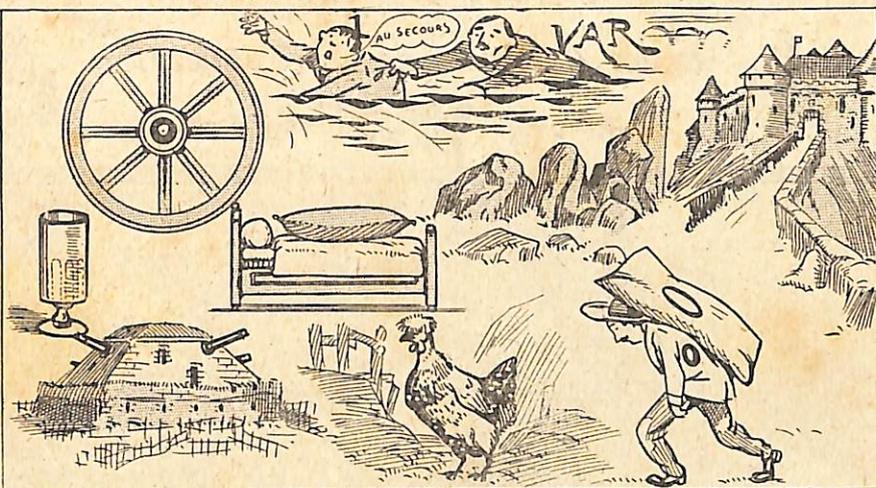
TROIS MOIS
Paris, Seine et S.-et-O. 2 50
Départ. et Colonies... 2 50
Étranger..... 3 fr.

SIX MOIS
Paris, Seine, S.-et-O. 4 fr.
Départ. et Colonies... 5 fr.
Étranger..... 6 fr.

UN AN
Paris, Seine, S.-et-O. 8 fr.
Départ. et Colonies... 10 fr.
Étranger..... 12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés, mais en timbres français seulement.

Le CONCOURS D'AVRIL



Prime à nos Abonnés

Tout abonnement ou réabonnement de six mois ou d'un an donne droit à une magnifique prime gratuite :

Les Records du Monde captivant album illustré en couleurs, donnant en une succession de pages animées les records de tout genre établis par les différents pays et les différents peuples.

En raison du grand succès obtenu par cette prime et de son tirage limité; il ne nous en reste plus qu'un petit nombre aussi engageons nous ceux de nos abonnés qui ne l'ont pas encore reçue à renouveler leur abonnement dès maintenant car dans quelques semaines il ne nous sera plus possible de la leur offrir.

LES RÉBUS GÉOGRAPHIQUES

QUATRIÈME QUESTION

Ingéniez-vous, chers lecteurs, à déchiffrer dans ce rébus les noms de cinq villes bien connues situées en Europe. Il vous faudra pour cela déployer toute votre perspicacité, car notre dessinateur a placé au hasard de sa fantaisie les êtres, objets ou choses qui composent ce rébus. A vous de les rétablir pour résoudre la question posée.

MARCHE A SUIVRE

Les 5 solutions devront nous parvenir ensemble et sur une seule feuille au plus tard le lundi 8 mai 1911. Elles devront être accompagnées d'une bande d'abonnement ou des 5 bons de concours publiés en dernière page de nos numéros et adressés à M. HENRI BERNARD, Service des Concours du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris (2°.)

Nos Romans de l'Année

Au Pays des Baoulis

La Charge Héroïque

Recevant chaque jour des félicitations enthousiastes sur l'intérêt de nos romans, nous sommes heureux de voir combien nos lecteurs apprécient le soin avec lequel nos collaborateurs écrivent pour eux ces récits qui font leur joie.

Mais ce n'est pas que le style de ces parfaits écrivains, ce n'est pas que la richesse d'imagination de ces maîtres du roman d'aventures, ce n'est pas que l'ingéniosité des angoissantes péripéties nées sous leur plume qui font le succès de ces œuvres publiées dans le *Journal des Voyages*.

C'est aussi l'esprit dans lequel sont conçues toutes ces œuvres, si saines, si morales, et si propres à développer chez la jeunesse les idées de bonté, de dévouement, de patriotisme, de justice et d'humanité.

Nos récits actuels n'en témoignent-ils pas? Tandis que dans son émouvant roman *Bras de Fer*

LOUIS BOUSSENARD

avec son gamin Moustique, prouve qu'en des cœurs d'enfants peut naître l'esprit de sacrifice, l'angoissant récit du

CAPITAINE DANRIT

montre les exploits que peuvent accomplir de simples citoyens animés de l'amour de la patrie et donne aux jeunes gens un bel exemple d'audace et d'énergie. En même temps,

PAUL D'IVOI

s'est fait le narrateur des héroïsmes et des douces féminins. Sa noble Tanagra et sa douce miss Aldine nous montrent ce dont sont capables de faibles femmes et leurs actes de courage mettront une lueur de fierté dans les jolis yeux de nos lectrices, leurs sœurs.

Nos prochains récits témoigneront également de notre souci de faire œuvre d'éducateurs et de moralisateurs. Avec le nouveau roman de

HENRY LETURQUE

on verra comment une fraternelle amitié, agissante et dévouée, s'efforce d'obtenir la réhabilitation d'un innocent. Et, dans un dramatique récit,

JULES LERMINA

montrera comment un fils de famille rachète une erreur de jeunesse à force de travail, de persévérance et de générosité.

Touchours nous marchons en avant,
Et, les gars! ce n'est pas maintenant
Qu'ils le verront, notre dos,
Les Négros!

Derrière lui, accompagnés par le craquement des feuilles sèches et par le clapotage des pieds dans la vase molle, les troupiers reprenaient :

... Et, les gars, ce n'est pas maintenant
Qu'ils le verront, notre dos!
Les Négros!...

... La brousse devenait plus épaisse; les massifs entraînaient les uns dans les autres, branches dans branches, ficelés entre eux, par les lianes-caoutchouc qui pendaient comme des draperies au-dessus de l'eau croupissante qui envahissait le sentier suivi.

On n'entendait plus que le bruit sourd des coupe-coupe. Par moments, un homme s'affaissait, grelottant.

« Qu'on le transporte! disait l'officier.

— Non, qu'on me laisse, lieutenant! pas la peine de faire trimer un copain! On me reprendra au retour, s'il en reste! »

Malgré leur refus, les malades étaient chaque fois emportés, les plus solides offrant l'appui de leurs épaules vigoureuses.

... On arriva près de Yaou.

Les Baoulés étaient proches.

On avait déjà tiré sur de simiesques silhouettes profilées au-dessus de la brousse rabougrie, à l'horizon de laquelle on distinguait les lignes zigzagantes des tatas indigènes...

Les fantassins de marine campèrent dans un petit bois, perdu au milieu de cette immensité jaune où frissonnaient les maigres tiges de quelques rares maïs en glétras¹.

Les sabres d'abatis firent une litière générale. On se coucha.

1. En champs cultivés.

La petite colonne s'engagea sur les rives de la Comoë; les hommes avançaient sous un soleil abrutissant, dont les épais rayons s'enfonçaient comme des barres de feu, à travers les branches torses des manguiers sauvages et dans les marigots où d'énormes bulles grises venaient montrer parmi les herbes leur ventre rond, gonflé de miasmes pestilentiels...

Les Baoulés, en pleine révolte, avaient incendié Grand Bassam, dont les factoreries fumaient encore sur la grève au sable scintillant où s'écrasaient les monstrueuses volutes d'une barre démontée. Il fallait aller vite, sans souci des épines des palétuviers, qui s'accrochaient aux kakis trop larges, et sans crainte de l'insolation et de la bilieuse hématurique, qui jetaient les hommes comme des paquets dans un coin de brousse, où ils crevaient en grinçant des dents, la bouche tordue, les yeux révoltés...

« Allez, du cœur au ventre, les marsouins! une chanson! » avait dit le lieutenant Fonvielle.

Et, du milieu des fourrés, où il lutait avec un coupe-coupe contre l'enlacement obstiné des branches basses et des lianes, souples comme des reptiles, Heit, le sergent Heit chanta de sa forte voix d'Alsacien :

C'est nous qui sons te la marine
Les marsouins
Dont on ne voit que la poitrine
Jamais les reins.

Les fiévreux réunis déliraient sans discontinuer, les yeux énormes, les pupilles dilatées, comme dans un empoisonnement par la belladone.

Les valides, exténués, rendus, essayèrent de dormir après s'être désaltérés à un marigot où les bouches de milliers de sangsues faisaient sur l'eau jaunâtre de minuscules tâches grises...

Pris d'un accès subit, le lieutenant trembla de tous ses membres et, halluciné, se mit à crier :

Dont on n'a vu que la poitrine,
Jamais le dos...

Heit, qui allait d'un malade à l'autre, eut la brutale sensation de se trouver en face d'un fou; et, tandis qu'il essayait de calmer l'officier que la fièvre maintenant raidissait, il fut tout d'un coup entouré par les camarades délirants qui imploraient des secours impossibles, les bras tendus, les corps dressés dans l'ombre fine du crépuscule comme de fantastiques épouvantails...

Au matin, tandis que, les membres ankylosés par la fraîcheur de la nuit tropicale, les marsouins essayaient de faire jouer leurs jointures, des hurlements, des cris de fauves, trouèrent le silence des fourrés, du côté du village de Yaou.

Les Baoulés se lançait à l'attaque.

Le lieutenant reçut dans le cerveau un violent afflux de sang qui le remit debout, l'esprit calme, décidé, en face du péril imminent.

« Rassemblement !

« Baïonnette au canon !

« En avant !

« Heit restez ici et gardez les malades ! »

La compagnie se précipita, les fusils chargés, les baïonnettes à hauteur des yeux.

Après le bois, la brousse était courte comme une savane et à peine heurtée de-ci de-là par quelques massifs de cokers¹, dont les palmes frissonnaient avec des froissements de tôle.

Le soleil fusait derrière la forêt de Krinjabo.

En avant des tatas de Yaou, la horde criarde du gros indigène avançait.

« Feu ! »

Les balles fauchèrent l'herbe, couchant les tiges, frappant les troncs des cokers.

Les Baoulés ripostèrent. Autour des blancs, le plomb fouilla la vase et fit rejaillir de grosses taches noires de boue qui éclaboussèrent des visages.

« A la baïonnette ! »

La compagnie s'enleva...

Ce fut la lutte titanessque.

On se battait sous le soleil torride, sous la piqure incessante et exécrante des légions de moustiques acharnés; on abattait des tas de Baoulés et toujours, sans répit, il en arrivait d'autres pour boucher les trous.

Un moment, la petite troupe, cernée, criblée de flèches et de balles parties des palissades, allait succomber; les hommes, anéantis, aveuglés, sentaient leurs muscles

contractés par des paralysies subites, affreusement douloureuses; leurs baïonnettes tordues ne pouvaient plus servir et leurs yeux avaient le vertige du rouge... ils étaient las, las, très las de tuer, lorsque le lieutenant fut de nouveau saisi par la hantise de son refrain de marche :

Ce n'est pas maintenant,
Qu'ils le verront, notre dos,
Les négros!

et, tout ce qui pouvait encore lutter se précipita, l'âme rageuse, contre les indigènes dont le cercle se resserrait...



De la clairière où les malades, sans forces, s'étaient dans de la boue et dans de l'humus empesté, Heit, le sergent Heit tâchait de suivre le combat.

« Mais qu'est-ce que je fiche, moi aussi? Les autres se font tuer ! »

Il eut la folle envie de partir, de foncer sur l'ennemi, baïonnette en avant; mais les blessés!

Il devait obéir à la consigne qui lui enjoignait de les garder.

Il fallait obéir et, là-bas, les noirs étaient à chaque minute plus nombreux. C'était le massacre de la compagnie! C'étaient les têtes alignées le long des tatas, au bout d'un piquet ou sur le coin d'un mur en terre de barre!

Une idée extravagante lui traversa la tête.

Un caporal clairon gisait au pied d'un palétuvier.

« Donne ton biniou ! »

Il secoua furieusement les malades :

« Les Baoulés! Les négres! Ils vont nous couper le cou !

— Nous nous en fichons !

— Mais les camarates vont être tués! Tebout! Mille bombes!

— Peux pas!

— Et toi?

— Aime mieux en finir vite!

— Fous n'êtes pas te la Marine, tenez! Allez! tant pis! Tebout! Tebout! »

Il les secouait encore, les traînait, les mettait malgré eux sur leurs jambes...

« Allez! Suivez-moi ! »

Ahuris, les yeux troubles, le fusil en mains, les « malades » obéirent machinalement, cédant à l'appel du sergent qui brandissait son clairon au cuivre étincelant d'éclairs sous le soleil.

Heit s'enfonça dans des fourrés, tomba dans des trous, s'enliza dans des fondrières, et derrière lui les fiévreux suivaient comme des ombres.

« Où nous mènes-tu, l'Alsacien?

— Au Tiable!... »

Ils arrivèrent derrière Yaou, à l'endroit défilé où la lisière de la forêt de Krinjabo s'arrondissait autour des cases, à ce moment désertes.

« Allons, les camarates! En ligne!

« Faut voir à faire tu bruit comme mille!

« Attention de crier ferme ! »

La dizaine de malades s'aligna.

« Tenez-vous droits! Tonnerre!

1. Terre très argileuse.

« En avant, à la païonnette ! »

Et il emboucha son clairon, lançant aux échos les notes d'une charge d'enfer...

Tête basse, hurlant comme des sauvages, fous, ivres, transportés, les « malades » chargeaient dans le village!

D'un moment à l'autre, la compagnie allait être anéantie.

Tout d'un coup, elle entendit venir du village une sonnerie endiablée, dominant des appels, des jurons et des commandements :

« En avant! en avant! Tue! tue!... »

Les coups de feu se succédaient; les cris étaient plus répétés, faisant un tintamarre effrayant au milieu duquel résonnait toujours :

La Charge des Marsouins!

Les blessés, hébétés, se relevèrent pour reprendre leurs fusils.

« Des secours! Des secours! Sauvés! » criaient-ils.

Et brusquement, tandis que les noirs s'enfuyaient épouvantés, ils virent déboucher des tatas évacués, dix hommes, titubants, qui suivaient, les baïonnettes droites, un grand sergent, sanglant et en haillons, qui soufflait comme un taureau les notes stridentes d'une charge homérique...

JEAN RENAUD.



Les UNE AMNISTIE QUI S'IMPOSE Derniers Prisonniers Boërs



Voilà bientôt neuf ans que la guerre du Transvaal est terminée et il existe encore un groupe de vaillants défenseurs du sol natal qui refusent de reconnaître la Confédération sud-africaine. Cette obstination leur a valu de la part du gouvernement britannique des rigueurs sans exemple.

Relégués dans la petite île de Hawkins, dans l'archipel des Bermudes en Amérique, ils sont prisonniers et ces malheureux Boërs ne reverront jamais le berceau de leurs ancêtres s'ils ne se décident à jurer fidélité au souverain George V.

Beaucoup de ceux qui au début étaient internés sont morts de misère et de chagrin; le plus grand nombre, à bout de forces, a fini par se rendre et prêter le pénible serment qui leur était imposé, mais il en reste encore deux cents qui ne veulent pas renier leur patrie. Quelques-uns avaient réussi à s'évader, mais ceux qui ont été repris ont payé de leur vie cette téméraire tentative.

A maintes reprises, dit le *Journal* de Rotterdam, les malheureux qui errent sans asile, sans ressources, ont essayé de former un campement à la manière des Boërs, mais ils en furent empêchés. Traduits en justice pour vagabondage, ces fervents patriotes refusèrent de se défendre. Qu'ils prêtent serment et on leur viendra en aide, voilà constamment l'ultimatum que les autorités anglaises opposent à cette poignée de braves.

A l'occasion des fêtes du couronnement du roi George V, ne serait-ce pas un beau geste de la part du souverain d'accorder la grâce pleine et entière à cette petite phalange de héros du devoir et de la fidélité?

LEON MALU.

1. Sorte de palmiers.

UN SIOUX AVIATEUR

Les Prouesses de « Dents-d'Ours »

L'aviation est à ce point entrée dans nos mœurs que notre premier regard, en déployant chaque matin notre quotidien, est pour chercher si nos héros de l'air n'ont pas conquis la veille un nouveau record.

Sur ce chapitre toujours passionnant, voulez-vous connaître le dernier fait du jour? Un Indien, un Peau-Rouge, un Sioux authentique ambitionne de devenir l'émule des Paulhan et des Morane!

Vous avez bien lu? Un chef de tribu dont le nom, « Dents-d'Ours », évoque la farouche silhouette d'un chasseur de scalps, s'est mis en tête d'apprendre le métier d'homme volant!

C'est aux environs de Chicago qu'ont eu lieu récemment les débuts de ce peu banal apprenti. Le brave buck (guerrier) venait d'assister aux vols de trois aviateurs américains de race blanche, quand un loustic l'interpella :

« Que dis-tu de la magie des Visages-Pâles, old man? (mon vieux.)

— Humph! grogna l'enfant de la Nature. Le Visage-Rouge en ferait autant! »

Un des aviateurs, qui avait entendu le propos, lui offrit, en manière de plaisanterie, de lui céder sa place, avec la sereine conviction que le sauvage refuserait. Erreur!

« Dents-d'Ours », qui avait suivi attentivement, depuis la première heure du meeting, la manœuvre des leviers, bondit sur le siège... N'attendez pas de moi que je vous dise qu'il s'éleva aussitôt dans la région des nuages!

Non! Un vol de 200 mètres, à une hauteur moyenne de dix mètres, fut le début du premier pilote qu'ait produit la race rouge. Mais il nous faut lui rendre cette justice qu'il opéra son atterrissage avec une maîtrise consommée.



Four son premier essai, le Peau-Rouge ne fit qu'un vol de 200 mètres à une hauteur de 10 mètres, mais il opéra son atterrissage avec une maîtrise consommée.

Et qui sait si « Dents-d'Ours » ne conquerra pas tôt ou tard un glorieux record!

CLAUDE ALBARET.

LES VOYAGES EXCENTRIQUES

Les Dix Yeux d'Or

par PAUL D'IVOI

II^e Partie — Les Lotus Verts

Chapitre IX

LA MAISON DE LA RUELLE DES POSSÉDÉS DERVICHES

« Cessez d'être fleur! » La phrase convenue tinte, tandis que mon panier est décapuchonné. Ma première pensée, il faut tout dire, est celle du bien-être physique.

« Enfin, je vais pouvoir remuer, me mouvoir, secouer l'engourdissement inséparable d'une station horizontale de plusieurs heures au fond d'une corbeille d'osier. »

Arrow est devant moi. Il me regarde avec un large rire muet, qui lui fend la bouche jusqu'aux oreilles. C'est un homme robuste, courtaud, aux cheveux jaunes, à la face rouge.

« Voilà le gentleman chez lui, dit-il. Je retourne à mon travail. Sur la table, là, un paquet ficelé contient tout ce qu'il faut pour se nourrir durant vingt-quatre heures. Voilà! »

Il va sortir. Je le retiens :

« Un instant, master Arrow, je vous prie.

— C'est que j'ai de l'ouvrage en retard, sir, et mon épouse Annie me ferait du tapage. Je ne lui ai pas dit qu'au lieu de plantes, je livrais un gentleman... La femme, n'est-ce pas, a des fourmis dans la langue. Inutile qu'elle mette ses fourmis en marche dans tout le quartier.

— Je vous rends la liberté à l'instant, repris-je sans paraître remarquer l'irrespectuosité du jardinier à l'égard de sa douce moitié. Deux questions, deux réponses et vous êtes libre. »

Cet homme joyeux rit de plus belle. Il consentit de la tête, du regard, de tout son être.

« Questionnez, sir, je répondrai si vos interrogations ne dépassent pas mes connaissances. »

Malgré moi, je souris; une face rayonnante appelle la gaieté chez qui la contemple.

« Vous pouvez, je pense, me dire où se trouve située la maison dans laquelle vous m'avez amené? »

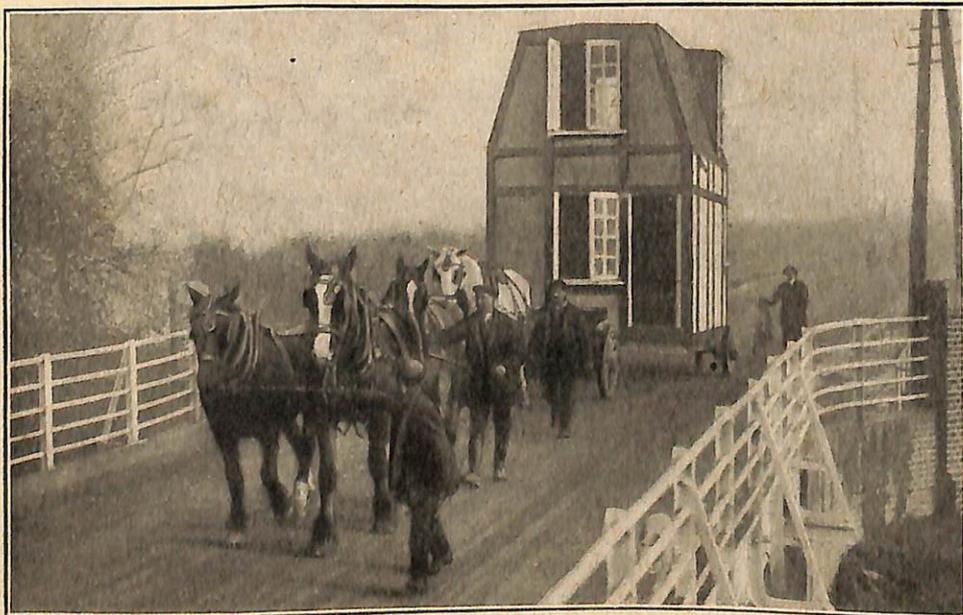
Il souffla avec satisfaction :

« Oh! ça, rien ne s'y oppose. La maison donne sur la petite ruelle des Possédés-Derviches. »

La ruelle des Possédés-Derviches! Un nom comme celui-là ne s'oublie pas quand on l'a entendu une fois. Or, précisément, le « journal » de miss Tanagra où la jeune

Les Voyages Fantaisistes

Un Rêve du grand chemin



UN COTTAGE ROULANT

Voilà bien une étrange fantaisie! Un riche lord écossais, qui n'aurait que l'embarras du choix s'il voulait habiter un de ses nombreux et somptueux châteaux, a imaginé de se faire construire une « caravane » à deux étages! C'est une véritable maison, un cottage, qui, monté sur un truc aux roues solides, ne comporte pas moins de cinq pièces, dont une cuisine garnie d'un outillage culinaire très perfectionné.

Ce chalet meublé doit présenter un poids relativement considérable, puisqu'il ne faut pas moins de quatre chevaux pour le traîner.

V. F.

filles contait son retour des Tombeaux des Khalifes avec X. 323, et où elle avait signalé l'apparition d'une femme inconnue d'elle, sortant inopinément d'une habitation en bordure d'une étroite ruelle sise à peu de distance des mosquées Serjidna et El Hakim, m'avait suggéré, au moment où je lisais ce passage, la réflexion :

« Ce doit être aux environs de la ruelle des Possédés-Derviches. »

Et la réflexion se représentait à mon esprit. Quoi de plus logique, en somme, de la part de mes amis, que de me faire conduire dans un logis où ils avaient des alliés ?

Mais Arrow attendait en se dandinant. Je remis à plus tard mon monologue intérieur.

« Premier point acquis. J'esais où je suis. A présent, quand la jeune dame viendra-t-elle ? »

Jereconnus desuite que cette nouvelle demande n'était pas de la compétence de mon interlocuteur. Le jardinier écarquilla les yeux, souffla ainsi qu'un otarie remontant à la surface de l'eau, et enfin, d'un ton révélant un complet ahurissement :

« La jeune dame, c'est bien là ce que le gentleman a voulu exprimer ? »

— Oui... Et je comprends que vous ignorez à quel moment elle arrivera.

— C'est cela même... J'ignore quand... Il ne faut pas m'en vouloir, sir, car j'ignore même de quelle jeune dame vous avez la bonté de me parler, je ne suis pas au courant. »

Puis, se frappant le front :

« A moins qu'il ne s'agisse de miss Aldine; ce que je ne puis croire, s'empressant-il d'ajouter, car les dactylographes du consulat russe ont une conduite irréprochable. Elles se marient toutes très bien. Ainsi M^{lle} Marfa Sabrakoff, qui a précédé miss Aldine, eh bien, elle a épousé... »

La chronique matrimoniale des dactylographes du consulat ne m'intéressait aucunement. J'interrompis donc le pépiniériste, pour lui rappeler que sa chère femme lui ferait des reproches s'il s'attardait davantage. Soigneux de la réputation de miss Aldine, j'ajoutai d'ailleurs :

« Non, ce n'est pas cette jeune fille que j'attends. »

Ce à quoi Arrow riposta d'un ton convaincu, prouvant sa haute estime de l'employée :

« Oh ! cela, j'en étais sûr. Mais vous m'a-

vez rappelé M^{me} Arrow, je me sauve. Que Votre Bienveillance m'excuse. Elle ne badine pas, mistress Arrow ! »

Nous étions au premier étage, car j'entendis le gros homme descendre précipitamment l'escalier. Un instant encore, et le bruit sourd de la porte de la rue se refermant m'apprit que je demeurais seul dans la maison inconnue.

Seul? L'étais-je vraiment? Est-ce que Tanagra ne serait pas arrivée avant moi?

Le plus simple, pour éclaircir ce point était de visiter le logis.

A tout le moins en apprendrais-je ainsi la distribution.

Et sur cette pensée, je me mets en route.

Ma soif s'épuisera également, grâce à des flacons de pale-ale portant la marque de la célèbre maison Bass and Co.

Juste au-dessus de la porte accédant à la rue, un *moucharabieh* s'avance en bow-window, permettant de jouir de la vue des passants.

J'y transporte ma table servie, ma chaise. La rue grouille à mes pieds et elle ne saurait soupçonner que je l'observe.

Je dois être sincère cependant. Parmi les âniers, les négociants de la rue, les touristes, les fellahs qui circulent sur la chaussée, je cherche une silhouette chère.

Tanagra ne va-t-elle pas paraître ?

Je l'appelle de tous mes vœux. Je songe

au danger mystérieux planant sur elle. Ce danger que miss Aldine m'a indiqué par ces deux phrases troublantes :

« Strezzi pense que demain miss Tanagra aura cessé de vivre. »

« X. 323 veille sur elle. Il espère la sauver. »

Il espère il espère. Mon expérience propre me rappelle combien est fragile l'espérance. Et à mesure que la journée s'avance, mon anxiété augmente.

J'ai déjeuné, j'ai parcouru vingt fois la maison déserte. Vingt fois j'ai repris mon poste d'observation.

Le jour baisse. La nuit vient. Les rumeurs de la rue s'apaisent.

Tanagra n'a pas paru et il me semble que le voile noir des ténèbres tombe sur

ma pensée comme sur la terre, sur la ville, sur la campagne. Il y a du deuil en moi.

Neuf heures. J'ai entendu des pas dans la ruelle, silencieuse depuis un grand moment.

Je cours au moucharabieh, je glisse un regard à travers les lamelles ouvragées.

Je ne vois personne.

Curieux ! On eût cru que plusieurs individus passaient. Seraient-ce des assassins apostés pour attendre ma chère Tanagra ?

La réflexion me traverse comme un coup de stylet. Je m'affole. Mes yeux fouillent l'ombre des maisons. Et mon angoisse redouble.

Je discerne des silhouettes humaines blotties sous la voussure des portes des maisons voisines.

Mes soupçons prennent corps. Tanagra est menacée. Comment la sauver, comment la protéger ?

Une idée lumineuse éclaire mon cerveau.



LES DIX YEUX D'OR

Tanagra s'est arrêtée net, deux détonations éclatent, un homme tombe. (P. 368, col. 3.)

La maison est vide de meubles, sauf deux couchettes de campement dressées dans deux chambres de l'étage où je suis.

Au rez-de-chaussée, même viduité.

Non, miss Tanagra ne se trouve pas dans cette habitation, que les volets soigneusement clos remplissent de la tristesse de la pénombre,

Je remonte.

Si je déjeunais? Arrow m'a indiqué la présence de vivres.

Après tout, déjeuner est une façon de dépenser le temps. Je me mets à table. Car, en plus des deux couchettes, mon inventaire a noté une table et deux chaises de jonc.

Je défais le paquet laissé par le jardinier. Allons ! la collation est abondante. Viandes froides, lentilles du Delta, fruits savoureux, et même, attention délicate pour un palais anglais, une formidable tranche de chester, notre fromage national.

Je n'ai pas à craindre la mort par inani-

Rien ne s'oppose à ce que je meure avec elle. C'est elle, qui est elle-même et qui est aussi l'image d'Ellen, la douce disparue, c'est elle seule qui me rattache à la vie. Il n'y a donc pas d'héroïsme à vouloir vivre ou mourir pour elle.

Mais où trouver une arme dans cette maison vide?

« Cherchez, a dit l'Écriture, et vous trouverez. » Combien cette maxime m'apparaît vraie!

Des armes, mais j'en ai huit à ma portée, une panoplie, n'est-ce pas?

Les deux couchettes dont j'ai indiqué la présence se composent chacune d'une forte natte tendue entre quatre tiges de fer. Ces tiges, maniées d'une main vigoureuse, représentent de terribles massues.

Seulement, il convient de me hâter. Moi qui ai impatientement attendu miss Tanagra tout le jour, je tremble à présent de la voir arriver avant l'achèvement de mes préparatifs de combat. J'ai couru dans l'une des chambres meublées de couchettes.

Celle sur laquelle je me jette ne résiste pas longtemps à mes efforts.

Avec une joie inexprimable, je brandis deux tiges de fer, d'environ deux pieds de long, tel un paladin prêt à entrer dans l'arène.

Dans l'espèce, entrer dans l'arène consiste à sortir de la maison et à tomber sur l'ennemi à l'improviste. La victoire n'est possible qu'à cette condition, mes ennemis sont plusieurs. J'ai compté six hommes se dissimulant. Je dois avoir de mon côté l'avantage de la surprise, sinon il est à peu près certain que je succomberai.

Tomber pour miss Tanagra, je m'en consolerais, mais ma défaite entraînerait sa mort.

Je sais bien que X. 323 doit veiller de son côté, la dactylographe mystérieuse me l'a annoncé. Peut-être qu'en agissant, je risque de contrecarrer les plans de l'habile joueur qu'est mon beau-frère.

Tant pis! Il m'est impossible d'assister passivement au drame qui se prépare.

Je ne m'étais pas trompé. Six bandits, les derniers survivants de la troupe de Strezzi, avaient mission d'assassiner Tanagra.

Avant leur départ, leur chef les avait conviés à boire une coupe de champagne à l'heureuse issue de leur entreprise. Le champagne contenait le poison devant agir après un laps de temps déterminé. Strezzi s'était débarrassé ainsi de tous ses autres compagnons. Il supprimait les complices dont il pensait n'avoir plus besoin.

X. 323, on comprendra comment tout à l'heure, avait forcé la dose de poison afin d'avancer le trépas des misérables.

Sa protection se bornait donc à un gain de quelques minutes sur les prévisions de son sinistre adversaire; mais comme ceci ne lui assurait pas une certitude absolue, il avait tablé encore sur mon immixtion dans l'aventure.

Je me tenais à présent près de la porte de la ruelle.

Un guichet grillagé me permettait de surveiller l'extérieur. J'avais doucement

tiré la targette ronde du long verrou égyptien. J'étais prêt à bondir sur les misérables en qui j'avais deviné des meurtriers.

Onze heures sonnèrent lentement sur la ville silencieuse.

Mais à peine les dernières vibrations du timbre s'étaient-elles éteintes, qu'un bruit nouveau résonna, un bruit qui me sembla palpiter dans mon cœur.

On marchait dans la ruelle. Un pas léger, décidé, que je reconnaissais. Le souvenir de la démarche d'Ellen, de Tanagra s'éveilla, violent et tendre.

Tanagra approchait. L'instant d'agir était venu. J'entre-bâillai la porte et je restai là, dans l'ombre protectrice de la voussure, serrant convulsivement les tiges de fer dont je m'étais muni.

A vingt pas, s'avançant au milieu de la chaussée, la silhouette aimée se montra.

Elle progresse. O vaillante jeune fille! Tu sais cependant que la mort guette toute proche, avide de frapper ta beauté, ta jeunesse, et cependant tu viens au-devant d'elle, sans que rien en ta démarche trahisse l'émotion.

Un coup de sifflet strident déchire la nuit. La ruelle, déserte d'apparence un instant plus tôt, s'anime brusquement.

Des ombres semblent jaillir des murailles. Elles se ruent vers Tanagra.

Les assassins ont reconnu la victime qui leur fut désignée par leur chef impitoyable.

Elle s'est arrêtée net. Sa main s'est levée. Je devine plus que je ne vois un revolver braqué sur les assaillants. Deux détonations éclatent. Un homme tombe. Mais les autres précipitent leur course.

L'un d'eux arrive sur la jeune fille, la renverse en arrière. Il lève le bras, un éclair bleu trahit la lame d'acier prête à fouiller la gorge de celle qu'à cette heure tragique j'aime, oui, j'aime totalement, uniquement, non plus comme une dualité figurant Ellen et Tanagra, mais comme l'exemplaire unique de mon amour.

Je me lance dans la mêlée, furieux, hors de moi-même. Mes tiges de fer s'abattent sur le crâne de celui qui va égorger miss Tanagra. Ses os craquent sous le coup, mais son bras armé du poignard des dix yeux d'or s'est abaissé en même temps.

Tanagra a poussé un gémissement :

« A moi! A moi! »

Tout en frappant, je l'enlace de mon bras gauche, je l'entraîne vers la porte de la maison.

(A suivre.)

PAUL D'IVOI.

ÉTRANGES COUTUMES DES PEUPLES SAUVAGES

L'imitation des Animaux

Les races humaines qui n'ont pas encore atteint à la civilisation présentent cette particularité bizarre de vouloir imiter les animaux et retourner, en quelque sorte, à l'état bestial. Ils imitent les bêtes de proie, le plus fidèlement possible, dans leurs œuvres de voracité sanguinaire; ou bien ils s'efforcent de ressembler aux animaux dans leur aspect extérieur.

Et peut-être agissent-ils ainsi parce que ces animaux, êtres mystérieux et profonds au regard des hommes incultes, paraissent à ceux-ci participer à un pouvoir supérieur.

Il existe, par exemple, au Mexique, quelques tribus indiennes qui tâchent de s'habiller en fourmis. Hommes et femmes portent de chaque côté de la tête, ainsi qu'aux mains et aux pieds, des lianes qui sont supposées être des antennes, et, par là, ces Indiens deviennent des fourmis, à leur sens, autant que faire se peut.

Les fourmis qu'ils s'efforcent ainsi d'imiter sont énormes, et les Indiens en font, pour leur nourriture, une large consommation. Ils en font aussi des conserves. Mais les Mexicains, frottés de civilisation espagnole, ont, à leur tour, trouvé mieux.

Au lieu de se déguiser en fourmis, ils habitent les fourmis de conserve en hommes et en femmes, en marquis et en marquises du dix-huitième siècle. Puis, ils déposent les fourmis ainsi vêtues dans de jolies bonbonnières, et cela constitue une friandise tout à fait choisie : les *formigas tanajuras vertidas*, que l'on déshabille ensuite pour les manger.

Dans l'île de Java, certaines tribus s'efforcent aussi d'imiter la guerre des animaux entre eux. Voyant lions, tigres, léopards, s'entre-dévorer ou se nourrir d'autres bêtes, ces sauvages fabriquent des animaux en terre glaise, et ils leur donnent tant bien que mal la forme des grands fauves, ou des éléphants, des crocodiles, des serpents. Ils nomment ces figures d'argile des *ampo*.

Cela fait, ils se mettent à quatre pattes, ils

simulent des pièges, des embuscades, des luttes; ils rugissent comme les lions, miaulent comme les tigres, barrissent comme les éléphants, sifflent comme les serpents, et, enfin, ils se ruent sur les *ampo*, les saisissent avec les dents, ou d'abord avec les mains, et ils dévorent goulument leurs proies en terre glaise.

Ce n'est pas toujours la férocité des animaux que les hommes incivilisés s'efforcent d'imiter. C'est aussi quelquefois, si l'on peut dire, la douceur de leurs instincts familiaux. Ainsi, les Aïnos ayant remarqué le zèle de l'ourse à allaiter ses petits, on voit les femmes aïnotes se revêtir d'une peau d'ours qui les dissimule presque tout entières. Accoutrées de la sorte, habillées en mères ourses, elles prennent un petit ourson et elles l'allaitent très maternellement, persuadées que l'ourson devenu grand reconnaîtra et protégera ses petits frères aïnos. Au jour de la « Fête de l'Ours », chaque jeune femme aïno doit, s'il est possible, être vêtue en ourse et avoir son petit nourrisson ourson.

Parfois, ce sont encore d'autres qualités des animaux que les sauvages imitent. Sur les rives du Zambèze, ils tressent des ponts de liane qui ressemblent à une trame qu'auraient tissée une colossale araignée. Les riverains ne se contentent pas de se glisser le long de ces lianes, ils s'entourent parfois de duvet, pour s'avancer à travers ces trames, déguisés en araignées.

Les Duks-Duks de la Nouvelle-Bretagne poussent plus loin leur passion d'imiter les objets extérieurs. Ils se déguisent en plantes; ils portent des jupes en écorce qui simulent le tronc d'un arbre, puis ils s'entourent le buste et la tête d'un corsage et d'un chapeau de feuillage. Ils se prennent alors pour des divinités sylvestres. Enfin, certaines peuplades de l'Australie font mieux encore en matière d'imitation. Ils imitent les morts. Ils se peignent en blanc, les côtes, le crâne, les os qui constituent le squelette humain.

LÉON CHARPENTIER.

Chez les Indiens Coulais
du Haut Maroni

Prospection Tragique

par GEORGES BROUSSEAU

IV

LA SITUATION SE COMPLIQUE

Après ce premier assaut, si rudement repoussé, nos adversaires nous laissèrent quelques moments de répit que nous mêmes à profit pour tâcher de mettre sur pied nos invalides et nous préparer à repousser de notre mieux une attaque plus prudente et probablement plus dangereuse que préparaient nos adversaires.

Larchevêque s'ingéniait à construire une fronde avec laquelle il pourrait lancer ses fameuses grenades à la dynamite dont nous avons parlé précédemment. Mais pour ce faire, sur un échafaudage disposé dans le blockhaus, il lui fallait découvrir au moins la moitié supérieure de son individu. Dans ces conditions, pour se protéger des flèches mortelles, une cuirasse et tout un appareil défensif lui étaient indispensables. Nous lui improvisâmes une armure de circonstance qui aurait fait honneur à Don Quichotte. La tête coiffée d'un coui de fer agrémenté sur le pourtour d'une visière de même métal, une grande batée en bois échancrée en forme de hausse-col, lui préservait la poitrine. Une autre batée était disposée sur son bras gauche pour lui servir de bouclier. Deux boîtes de conserve préalablement défoncées lui servaient de brassards. Ainsi accoutré, il s'exerça à lancer sa fronde. Et, oubliant les dangers de l'heure présente, le grotesque de son accoutrement nous amusa si fort qu'il contribua pour une large part à la guérison de nos camarades malades.

Les Coulais, après s'être concertés, paraissaient disposés à renouveler leur attaque et nous apercevions leurs guerriers, bariolés de rouge et de bleu, se grouper sur un point derrière une ligne de fagots mobiles qui s'avançaient lentement vers nous. Derrière ces fagots transpercés par de longs épieux, une barrière de bois dur protégeait les assaillants qui la portaient. Il nous parut évident qu'ils voulaient ainsi incendier notre palissade. Nous les laissâmes approcher et, cette fois, malgré le tir meurtrier de nos fusils rayés, la grande cuirasse mouvante avançait toujours, cependant que de tous côtés nous étions harcelés par les tirailleurs indiens embusqués derrière les troncs d'arbres. Une torche déjà faisait flamber les fagots de bois résineux quand Larchevêque lança sa première bombe à mitraille qui éclata sur les incendiaires et les mit en fuite, terrifiés. A une quinzaine de mètres de nous, l'appareil de guerre des Coulais tomba comme une trappe sur les fagots enflammés qui le consumèrent et consacrèrent en feu de joie pour nous ce second succès de la journée. Mais notre Don Quichotte recevait, presque immédia-

tement après, une flèche sur son armure et dégringolait dans le fracas de ses accessoires du haut de son échafaudage plus vite qu'il n'y était monté, avec plus de peur que de mal, heureusement. Nous vîmes Lorenzo faire volte-face et, suivant du regard la direction de sa carabine, nous n'aperçûmes d'abord que les hautes branches touffues d'un gayac situé sur la rive opposée de la petite rivière.

Le coup partit. Les feuillages s'agitèrent. Un arc et des flèches tombèrent sur les rochers de la berge. Un guerrier indien apparut, dégringolant dans les branches. Un moment, il resta suspendu, se balançant au-dessus de l'abîme. Le sang qui ruisselait de sa blessure se confondait avec les lignes rouges de roucou de ses peintures de guerre. Dans les deux camps, pantelants, nous regardions son agonie. Son bras gauche retomba le long de son corps. Sa tête se pencha sur sa poitrine comme pour voir et mesurer au-dessous de lui le saut qu'il allait faire dans l'éternité. Quelques secondes encore il tournoya dans l'espace, puis sa main droite se détendit et son corps inerte vint s'écraser sur les cailloux, cependant que la branche qu'il tenait auparavant se redressait, secouant les gouttes sanglantes dont elle était souillée.

A partir de ce moment, nos ennemis purent adopter une tactique nouvelle. Le plus grand silence régnait autour de nous et Monseigneur, contusionné, eut tout le temps de frictionner ses membres endoloris.

Comme à bord des navires, deux équipes devaient se relever pendant la nuit.

A trois heures du matin, je venais de faire ma ronde habituelle, tout paraissait calme, lorsqu'un trait de feu déchira la nuit et une flèche enduite de résine enflammée vint se piquer dans la toiture de feuilles de notre case. Le feu crépita aussitôt avec une certaine violence et les hurlements de mort de nos ennemis recommencèrent aux alentours. Pendant que Larchevêque et six de nos hommes défendaient notre rempart, avec le contremaître et les autres, je sauvais en hâte notre production, nos hamacs, nos munitions et quelques barils de provisions absolument indispensables à notre subsistance. Ce fut une minute tragique, lugubre. Notre prisonnier qui fuyait, profitant de ce désarroi général, fut abattu sans pitié par Lorenzo, et la jeune Ayalé resta rivée à son cadavre par la chaîne qui unissait leurs pieds.

Notre paillote flambait, éclairant notre lutte acharnée. Il n'était que temps d'arriver au secours de nos gens épuisés du blockhaus. Les Indiens, plus nombreux que d'habitude, rampant dans la nuit, profitaient de notre aveuglement causé par la clarté de l'incendie pour se dresser devant nous comme des spectres.

Quelques-uns, armés de longs épieux durcis au feu, étaient déjà grimpés sur la barrière, et les machettes sanglantes avaient remplacé les fusils. Nos revolvers de la main gauche, une hachette de la main droite, nous réussîmes à dégager nos camarades débordés. Les instincts ataviques de Lo-

renzo s'étaient éveillés et l'avaient transformé en un véritable démon, ivre de sang. Dans sa témérité, entraînant deux de ses camarades, il sortit du blockhaus et nous dûmes le suivre pour le protéger. Nous eûmes toutes les peines du monde à le maintenir dans nos rangs pour dégager méthodiquement et prudemment les alentours de notre camp.

Cette victoire nous coûtait cher. En outre de la plus grande partie de nos vivres consommés, l'un de nous, le jeune Antonio, atteint à l'épaule d'un coup de lance, gisait inanimé auprès du brasier mourant de l'incendie.

Nous essayâmes en vain de le rappeler à la vie par des pressions rythmées de ses flancs et par la respiration artificielle, ce qui aurait sans doute réussi si nous avions pu à temps lui porter secours. Je me souvenais que des expériences faites au Para, sur des animaux auxquels on avait inoculé du curare, avaient donné des résultats probants. Mais, hélas ! il ne nous restait plus qu'à rendre les derniers devoirs à notre malheureux et courageux compagnon qu'une mort aveugle enlevait à vingt ans à l'affection de ses camarades et à la tendresse de sa mère qui attendait son joyeux retour sur les plages heureuses d'Iracoubo.

Au point du jour, nous pûmes estimer plus sûrement nos pertes et juger notre situation, qui, si elle n'était pas encore désespérée, ne valait guère mieux. Il ne nous restait plus que pour un mois de rations, si encore on pouvait compter améliorer notre ordinaire par les produits de la chasse ou de la pêche.

Deux cadavres gisaient dans notre camp, quatre à l'extérieur. Si, en outre de notre camarade décédé, nous devions encore enterrer les corps de nos cinq ennemis, notre journée, en admettant que les Coulais nous laissassent quelque répit, serait ainsi bien employée.

Suivant l'avis de la majorité, il fut décidé que nous profiterions de la circonstance pour tenter une conciliation encore possible. Après nous être assurés par une patrouille méthodiquement organisée que nos alentours immédiats étaient libres de tout ennemi, nous transportâmes les cadavres des Indiens à une certaine distance de notre campement, dans la forêt, à l'endroit précis où passaient d'habitude nos agresseurs.

Des palmes vertes piquées en terre en signe de paix, se penchaient sur les morts comme pour les abriter. Auprès d'eux, nous déposâmes du sel, du couac, quelques biscuits, quelques bouteilles de rhum, des couteaux ainsi que des arcs et des flèches que nous n'eûmes qu'à choisir sur le champ de bataille. Ainsi pourvus par nous de provisions et d'armes, les guerriers indiens pouvaient accomplir leur grand voyage vers les vastes territoires de chasse et de pêche où règne le Grand-Esprit.

Nous réintégrâmes ensuite notre campement, dans lequel nous mîmes un peu d'ordre et l'après-midi fut consacré à la triste

cérémonie d'enterrement de notre camarade. Ayalé, farouche, accroupie dans un coin de la tente qui remplaçait notre pailote incendiée, refusa toute nourriture.

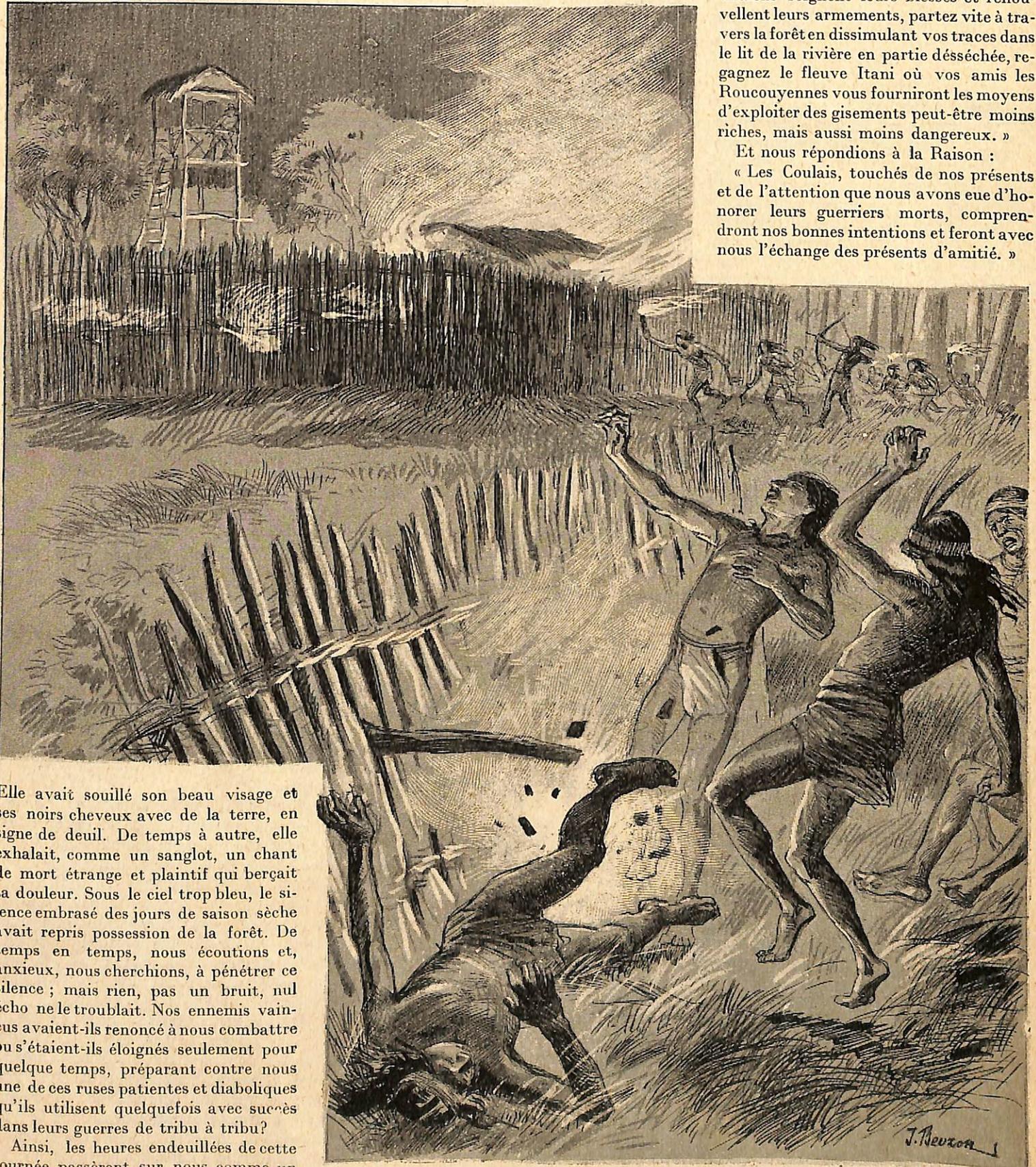
Nous pensions tous dans le face à face avec nous-mêmes, non pas à partir au plus tôt pour rejoindre nos familles dans la sécurité confortable de la vie civilisée,

beautés et toutes les joies de ce monde. La voix de la Raison nous disait au contraire :

« Partez au plus tôt, pendant que les Indiens soignent leurs blessés et renouvellent leurs armements, partez vite à travers la forêt en dissimulant vos traces dans le lit de la rivière en partie desséchée, reprenez le fleuve Itani où vos amis les Roucouyennes vous fourniront les moyens d'exploiter des gisements peut-être moins riches, mais aussi moins dangereux. »

Et nous répondions à la Raison :

« Les Coulais, touchés de nos présents et de l'attention que nous avons eue d'honorer leurs guerriers morts, comprendront nos bonnes intentions et feront avec nous l'échange des présents d'amitié. »



Elle avait souillé son beau visage et ses noirs cheveux avec de la terre, en signe de deuil. De temps à autre, elle exhalait, comme un sanglot, un chant de mort étrange et plaintif qui berçait sa douleur. Sous le ciel trop bleu, le silence embrasé des jours de saison sèche avait repris possession de la forêt. De temps en temps, nous écoutions et, anxieux, nous cherchions, à pénétrer ce silence ; mais rien, pas un bruit, nul écho ne le troublait. Nos ennemis vaincus avaient-ils renoncé à nous combattre ou s'étaient-ils éloignés seulement pour quelque temps, préparant contre nous une de ces ruses patientes et diaboliques qu'ils utilisent quelquefois avec succès dans leurs guerres de tribu à tribu ?

Ainsi, les heures endeuillées de cette journée passèrent sur nous comme un cauchemar. Pourquoi donc étions-nous si tristes ? Était-ce la mort venue parmi nous ? Était-ce la peur ? Était-ce l'appréhension d'une attaque nouvelle ? Non ! Aucun de nous ne dormait pendant cette nuit si calme, où les mille bruits de la forêt qui s'éveille avaient repris leur éternelle symphonie.

PROSPECTION TRAGIQUE

L'archevêque lança sa première bombe à mitraille qui éclata sur les incendiaires et les mit en fuite, terrifiés. (P. 369, col. 1.)

nous pensions tous à l'or, l'or qui nous échappait, l'or qui nous fascinait et nous appelait à lui avec une voix douce et tendre de sirène, nous promettant toutes les

La Raison nous répétait :
« Partez ! partez vite ! »

(A suivre.)

GEORGES BROUSSEAU.



LA FÊTE DU PESAGE, A LA SAINT-GEORGES, EN ROUMANIE

En Roumanie, le signe de la beauté c'est l'embonpoint. Aussi, le jour de la Saint-Georges, où toute la foule se pèse en plein air, les beaux gras arrivent devant les cabarets les plus fréquentés et se dirigent fièrement sur la bascule, et, lorsque les peseurs proclament tout haut le poids de ces illustres personnages, les assistants poussent des clameurs d'admiration frénétiques.

EN ROUMANIE

La Fête du Pesage
à la Saint-Georges

Le jour de la Saint-Georges constitue, en Roumanie, une fête nationale. C'est le jour « du poids et de la beauté ». Car, en ce pays, le signe de la beauté, surtout chez les hommes, c'est l'embonpoint.

La maigreur est presque une honte; elle symbolise — qui nous dira pourquoi? — la laideur, le vice, l'insuccès, la maladie, la malechance. Mais la grosseur est l'emblème de toutes les vertus, de toutes les félicités, de tous les mérites, de la beauté parfaite.

Quelle joie, pour un homme, lorsqu'il s'aperçoit que son poids va s'augmentant d'année en année! Et cette joie se manifeste particulièrement le jour de la Saint-Georges, parce que, ce jour-là, la coutume roumaine veut que l'on se pèse, dans tous les villages du royaume.

La veille de la fête, on installe devant les cabarets de larges bascules. A côté, l'on plante un haut piquet, coiffé de branchages. Et quand le cabaret est un établissement d'importance, la décoration qui avoisine la bascule n'est pas seulement un piquet, mais c'est un petit arc de triomphe tout agrémenté de feuillage varié.

Les portes des cabarets sont, elles aussi, enguirlandées; et tout annonce pour le lendemain la joie, les rires, les danses, les libations.

Le jour même de la Saint-Georges, dès que l'aurore printanière a illuminé les prairies verdoyantes et les champs où naissent les épis, tous les habitants, hommes et femmes, quittent leurs demeures et s'avancent par les chemins, en groupes bruyants. Les gens maigres, pour obéir à la tradition, n'osent se dispenser d'aller à la bascule; mais ils s'y rendent tête un peu basse, et ils choisissent les cabarets les moins achalandés, afin qu'un public moins nombreux les environne au moment du pesage. Mais les gras, c'est-à-dire, selon le goût des villageois roumains, les beaux gras, arrivent au moment de la plus grande foule, devant les cabarets les plus fréquentés.

Avec orgueil, enchantés d'eux-mêmes, ils fendent les rangs des spectateurs qui regardent peser les autres, et ils se dirigent vers la bascule. Celui qui se croit le plus gras et le plus pesant fait aux autres la politesse de les laisser passer avant lui. Enfin, il monte sur la bascule, comme un roi sur son trône, fier et satisfait de son majestueux embonpoint.

Les peseurs proclament tout haut les poids de ces brillants personnages. Les assistants poussent des clameurs d'admiration frénétiques et les triomphateurs pénètrent dans le cabaret, où un orchestre tzigane joue des airs endiablés qui font lever la jambe aux mastodontes les plus avérés et les plus arrondis.

Mais il arrive que, du dehors, des clameurs plus véhémentes encore que précédemment s'élèvent; le peseur vient de crier un poids plus fort, et détrône en quelque sorte les premiers lauréats, qui voient, à leur confusion extrême, entrer dans le cabaret un concurrent éléphantique et victorieux.

Et les tziganes redoublent de brio et d'entrain dans l'exécution de leurs airs joyeux ou guerriers. Mais toute médaille a son revers et toute royauté ses périls. Vers la fin de l'après-midi, les peseurs posent sur le siège de leurs bascules un faisceau de branches, et c'est terminé, l'on ne pèse plus.

Alors s'ouvrent les danses, et les gros concurrents heureux doivent, eux aussi, sauter, tour-

ner, tourbillonner, soulevant de leurs bras dodus les femmes les plus grosses et les plus robustement arrondies.

S'ils se montrent à la hauteur de l'épreuve, leur victoire s'en accroît. En ce cas, le gros le plus pesant et le plus résistant à la fois se place sur une sorte de parvis, et les hommes les plus maigres et les plus secs ont pour honneur, pour châtement et, surtout, pour charge, de le porter en triomphe sur les épaules jusqu'à sa demeure, tandis que la musique des tziganes le suit et joue avec fureur, et que les villageois lui font cortège.

ANDRÉ CHARMELIN.

AU PAYS DU MATIN-CALME

Décrets Japonais
et
Mariages précoces

Les Japonais n'ont pas manqué de signaler les débuts de leur domination en Corée par des mesures humiliantes et vexatoires.

On sait que les Coréens portent leurs cheveux très longs, non pas tressés en natte, comme le font les Chinois, mais relevés sur le sommet de la tête et formant chignon. Or, les Japonais ont décrété que les Coréens du sexe masculin porteraient désormais les cheveux ras. Les mandarins coréens se sont inclinés, mais le peuple résiste; et c'est pourquoi, quand le soir est venu, quiconque se promène dans les rues de Séoul avec une chevelure courte a la certitude d'être attaqué et occis.

Une autre coutume existait au « Pays du Matin Calme », c'était celle des mariages précoces. Des jeunes gens qui attendaient leur quinzième année étaient considérés comme se mariant tardivement. Presque toujours, les parents se préoccupent de marier leur progéniture à l'âge de douze ans.

Mais les autorités japonaises interdisent par une loi les mariages précoces; et cette loi prohibitive entrera en vigueur dans un délai de trois mois. Aussi, les parents coréens se hâtent-ils de marier tous leurs enfants. Bambins et fillettes, s'ils ont atteint l'âge de cinq ans, sont, de par la volonté de leurs parents, unis devant les bonzes et devant Bouddha.

On les conduit par bandes dans les pagodes et l'on déclare unis par le mariage ces morceaux d'hommes et ces brins de femmes, qui ne comprennent pas bien ce que cela signifie. Ils discernent seulement que leurs parents sont en colère contre les Japonais et que c'est à cause de cela qu'on les mène deux à deux, devant le dieu Bouddha à la large figure.

Mais les Japonais déclareront nuls tous ces mariages prématurés.

L'ancien ministre de la Justice, Song-Tao-Chouen, renvoyé par les dominateurs du « Soleil-Levant », se mit à donner des conférences sur le nouveau régime et il s'éleva avec violence contre les exactions des vainqueurs.

Un jour, il parla sur l'antique coutume du mariage précocé.

Il montra qu'en l'interdisant, les Japonais n'avaient d'autre but que d'outrager les ancêtres des Coréens aujourd'hui vivants; il demanda à l'assemblée si elle était indignée de cet abus de pouvoir; et, comme les assistants se mirent à pousser des clameurs de vengeance contre les tyrans, l'orateur déclara qu'il aurait la joie d'aller annoncer aux ancêtres le noble courroux de leurs descendants.

Et il s'ouvrit la gorge en pleine séance.

Robert DUNIER.

LES GRANDES AVENTURES

Bras-de-Fer

par

Louis BOUSSENARD

TROISIÈME PARTIE

La Mission de Moustique

00000

CHAPITRE II (Suite.)

QUARANTE-HUIT heures se sont à peine écoulées. Bras-de-Fer est sur pied: il veut quitter l'hôpital et revenir dans la maison du brave François Méry, confortable demeure bâtie à l'euro-péenne.

Madiana est retournée chez la supérieure mais vient passer plusieurs heures auprès de son fiancé. C'est le repos, c'est l'espérance, et les deux jeunes gens se laissent bercer par leurs rêves.

Moustique et Fichalo gardent la maison.

« Vois-tu, mon petit, dit Moustique à son camarade, je te suis très supérieur... »

— Je ne dis pas non... mais je voudrais savoir pourquoi...

— Je vas te le dire... tu es trop flem-mard...

— Moi... par exemple!

— Eh oui! tu ne penses qu'à aller planter, gratter et picorer tes ceps sur ton bord de Loire...

— Dame, puisque c'est mon pays...

— Ton pays! mais voilà justement ce que je te reproche! Pa-bleu, je sais bien... on a un pays à soi, comme qui dirait une patrie... mon patelin, à moi, c'est Paris!... mais Paris comme Beaugency, c'est sur la terre... et la terre, c'est aussi notre pays... par rapport à la lune, la terre, c'est notre patrie...

— Ça, c'est vrai!...

— Eh bien, est-ce qu'un homme qui a un peu de sang dans les veines ne doit pas connaître sa patrie... toute sa patrie... est-ce qu'on ne doit pas faire le tour du propriétaire...

— Comme tu parles bien, Moustique!

— Je veux tout connaître, dans les plus petits coins... parce que je suis un homme et un vrai!... Alors j'espère bien que M. Bras-de-Fer ne va pas devenir casanier... et faire le bourgeois à Cayenne ou à Paris...

— Tu dis bien vrai... pas de danger!

— Je compte bien qu'il partira pour les Indes, à moins que ça ne soit pour l'Australie... ou pour Tombouctou... et je le suivrai, tandis que toi, le paresseux, le fainéant... tu bineras, tu sarcleras dans ton mauvais petit coin... et que... »

Ici la voix de Moustique se mouille: il est ému...

« Et que tu plaqueras ton ami, ton copain, ton frère... »

Fichalo se sent le cœur chaviré.

« Non, dis pas ça!... c'est pas vrai!... je ne te quitterai jamais... jamais... »

C'est ainsi que tous ceux qui entourent Bras-de-Fer sont liés d'une amitié que rien ne peut rompre.

Génipa lui aussi est soucieux. Lui, l'Indien, ne peut s'aller installer ni à Cayenne... ni à Paris.

Non plus, ses deux dévoués Bonis, Bachélico et Lomi, attachés à leur terre natale, ne pourraient vivre au pays des blancs...

Depuis que l'Indien a vu Bras-de-Fer à l'œuvre, il lui a voué une affection qui combat dans son cœur l'amour des hautes forêts et des criques mystérieuses.

Le temps passe. Voici que Bras-de-Fer parle de son prochain départ : il a fait ses adieux au commandant qui l'a remercié de sa générosité... Madiana a hâte de se rendre à la résidence que lui a assignée son père et où elle espère bien recevoir de ses nouvelles et, sans doute, l'annonce de son arrivée prochaine.

On est à la veille de l'embarquement pour Cayenne.

Dans le petit jardin de la maison de François Rémy — superbe bouquet de plantes tropicales qui s'étend en pente douce jusqu'à la rive du Maroni, Bras-de-Fer et Madiana échangent leurs pensées.

Eux aussi ne peuvent se défendre d'une émotion profonde et presque douloureuse au moment d'abandonner ce pays merveilleux, ces forêts inextricables où la nature se révèle si puissante et si grandiose; ils parlent de Nameless, de cette ville à peine née, où, pour eux, ils ont laissé le plus beau, le plus délicieux de leurs souvenirs, la minute bénie où pour la première fois leurs regards se sont rencontrés...

Ils marchent à pas lents sur la rive, bercés par le murmure du fleuve, qui roule ses flots rapides et calmes.

La nuit tombe vite et l'obscurité grandissante augmente la douce émotion qui les prend au cœur.

Moustique, qui était auprès d'eux et a compris qu'il devenait gênant pour ces beaux amoureux, s'est éclipé...

Lui aussi veut rêver, et, par amour du romantisme, il s'est enveloppé d'un long manteau indien qui dissimule sa petite taille. D'un pas majestueux, il se promène à la pâle clarté, comme dit le vieux Corneille, qui tombe des étoiles...

Décidément, il fait nuit. Tout à coup, Moustique tressaille...

Il lui a semblé entendre des pas... il se dissimule derrière le tronc d'un bananier... écarquillant les yeux, il voit des silhouettes mystérieuses.

A voix très basse, quelqu'un dit :

« Par ici... maudite nuit qui tombe si vite... il était là il n'y a qu'un instant... — Seul? »

— Non, avec cette damnée fille qui nous a déjà donné tant de fil à retordre...

— On pourrait faire d'une pierre deux coups... Le Dab serait rudement content si nous lui ramenions la donzelle en même temps que ce damné Bras-de-Fer. »

Bras-de-Fer ! Moustique a bien entendu !

Qu'est-ce que c'est encore que ce complot-là?... Le Dab, c'est le Roi du Bagne, c'est l'ennemi juré de Paul Germond !...

« Minute ! se dit Moustique. Il faut avertir le patron... Mais ai-je le temps d'arriver jusqu'à lui?... »

Le brave garçon n'hésite pas. Il quitte son abri protecteur et va courir dans la direction où il suppose qu'il rencontrera les deux fiancés.

Mais il a mal calculé son mouvement... Ses agresseurs ont eux aussi aperçu sa silhouette... L'un d'eux a bondi devant lui.

Il saute en arrière, il tombe sur un autre.

« Bras-de-Fer ! Nous te tenons !... »

Il va pour crier à l'aide !... Des poignes solides l'ont saisi aux bras et aux épaules ! Appeler au secours ! Mais on reconnaîtra sa voix aiguë qui n'est pas celle de Bras-de-Fer !... Avant tout, il faut sauver son maître...

Ils se trompent, ils croient s'être emparés de Bras-de-Fer, il faut tout au moins leur donner l'illusion de la force...

Moustique se débat, cogne du pied, des poings, il frappe, il martèle.

Malgré sa vigueur et sa science de la savate, il n'est pas Bras-de-Fer.

Il se sent empoigné à la gorge, enlacé, serré... il pousse un cri... un bâillon s'abat sur sa bouche... une sorte de capuchon se rabat sur sa tête et il est emporté.

Un canot est là au dégrat, qui attend les misérables... qui le bourrent de coups et l'injurient, toujours — et cela lui donne la force de tout supporter — sous le nom de Bras-de-Fer... On le jette dans le canot, on l'enveloppe dans une sorte de sac qui paralyse tous ses mouvements.

Et, à un signal donné, la barque démarre et file à toute vitesse sur les eaux du Maroni...

A ce moment, un homme accourt sur la rive et dans la réverbération du flot reconnaît la forme du canot qui s'éloigne.

C'est Bras-de-Fer qui a entendu le cri de Moustique et qui, devant un danger inconnu, s'est élancé de toute la vitesse de ses jarrets...

Il n'a pas hésité une seconde.

Il se précipite dans le fleuve : de ses bras nerveux, qu'animent des muscles d'acier, il poursuit la barque.

D'abord, les misérables n'ont rien vu, rien deviné, ils sont bien trop occupés à amarrer leur capture au fond de l'embarcation, tandis que deux d'entre eux rament de toute leur énergie.

Mais que peuvent-ils contre l'étonnante vigueur de celui qui les poursuit ?

Bras-de-Fer atteint le canot et d'une main se cramponne au bordage.

Alors, l'un des rameurs voit cette ombre fantastique et, dans un mouvement instinctif, se dresse à demi et brandit l'aviron pour assommer l'agresseur... Bras-de-Fer saisit la rame, la lui arrache et de ses doigts, qui sont un étau, lui empoigne le bras... et l'attire avec une telle violence que l'homme est arraché de son banc, pirouette par-dessus bord et tombe à l'eau.

Tout cela s'est passé avec la rapidité de l'éclair. L'homme est tombé sur Bras-de-Fer et, sous le choc, l'entraîne au fond...

Tous deux plongent à pic, mais Bras-de-Fer n'a pas lâché sa proie qu'il tient maintenant à la gorge... D'un effort vigoureux, il remonte à la surface, entraînant le corps qui ne résiste pas plus qu'un cadavre...

Mais la barque ! Bras-de-Fer a beau regarder, il ne la voit plus... Elle a disparu, entraînée par un de ces remous qui, à tout instant, coupent le cours du Maroni...

Il ne veut pas lâcher l'homme qu'il tient et ne peut plus songer à rattraper la barque; alors, prenant une rapide décision, il se décide à revenir vers la rive d'où il est parti...

Des torches courent autour du dégrat... C'est Madiana qui a appelé au secours : de toutes parts, on est accouru.

Et soudain, Bras-de-Fer surgit, enlevant à bout de bras l'homme qu'il a traîné à travers le flot.

« Paul ! Mon Paul ! Sauvé !... Que s'est-il passé ?... »

Il s'est dressé sur la rive et a laissé tomber sur le sol l'homme qui semble mort... Détail curieux, les gens de la barque n'ont rien vu de cette scène, sinon la disparition du rameur, et croient à un accident... ils sont loin maintenant.

Tout à coup, Fichalo se penche sur le misérable, à demi noyé :

« Je le connais celui-là, c'est le forçat

Simonnet... un poteau du Roi de Bagne ! Ah ! le gueux ! Il faudra bien qu'il nous dise ce qu'ils veulent faire de notre pauvre Moustique...

— Tu as bien reconnu son cri, toi aussi ? demanda Bras-de-Fer.

— Oui, oui !... Et j'ai couru comme un lapin... mais je suis arrivé trop tard !... Oh ! mais nous le retrouverons, dites pa-

Avec notre Supplément Mensuel LA VIE D'AVENTURES

qui leur est offert gratuitement dans le deuxième numéro de chaque mois,
TOUS NOS LECTEURS, ABONNÉS OU ACHETEURS AU NUMÉRO
ont reçu précédemment

En janvier : Le Serment des Trois Dads
par Pierre Lecomte du Nouy

En février : Le Secret de la Bernina
par René Thévenin

En mars : Le Roc des Mille et une Nuits
par le Colonel Royet

En avril : Le Terrible Matelot des Brumes
par André Reuze

En mai : La Trahison de la Tigresse
par René Thévenin

En juin : La Patriote
par Georges Le Faure

En juillet : L'Énigme d'un Parc d'Autruches
par André Reuze

En août : Le Collier de Griffes
par Paul Roseland

et recevront encore

tron ! car sans mon brave Moustique... »
Il n'achève pas et cache sa tête dans ses mains en sanglotant...

Cependant, des hommes ont soulevé le corps du forçat et on se hâte vers la maison de François Rémy.

« Il faut sauver cet homme ! » a dit Bras-de-Fer.

Justement, un médecin de marine demeure dans une maison voisine. On est allé le chercher en toute hâte.

On a étendu le corps sur un lit, le médecin l'examine, l'ausculte et hoche la tête.

« Il vit encore, dit-il. Mais ce misérable est atteint d'une maladie de cœur, et cette immersion lui sera fatale... il n'en a pas pour une heure ! »

— Et pourtant il faut qu'il parle ! » s'écrie Bras-de-Fer.

Des ordres ont été donnés : trois canots se sont détachés de la rive et en ce moment fouillent le Maroni pour découvrir la barque des bandits. Mais il reste bien peu d'espoir de les atteindre.

L'homme reste toujours inerte, les yeux clos. Sa respiration est à peine perceptible.

Le médecin lui fait des piqûres de sérum. Un frisson secoue tout son corps.

Tout à coup, il ouvre les yeux et, d'un œil effaré, regarde autour de lui, et il voit Bras-de-Fer qui, les bras croisés, fixe sur lui un regard sévère.

Des paroles sans suite s'échappent de ses lèvres :

« Bras-de-Fer !... Non, non, c'est impossible... C'est un spectre !... Le Dab l'a dit... Nous nous sommes emparés de lui... Nous le lui livrerons... Et il le tuera... après l'avoir torturé !... »

Un rictus hideux tord les lèvres du bandit.

« Homme, lui dit Bras-de-Fer de sa voix grave, c'est toi qui vas mourir... qui achèveras dans quelques instants une vie de crimes et d'infamies... à cette minute suprême, ne songeras-tu pas au repentir ? »

— Le repentir ! Ha ! Des belles phrases ! Après vingt ans de bagne, vingt ans de souffrances et de misères, que me fait la mort ?... Me repentir, oui, d'avoir manqué mon coup... de ne t'avoir pas étranglé de mes mains, Bras-de-Fer maudit !... Toi qui me rejettes au bagne, dont notre Roi m'avait tiré ! Maudit ! Maudit ! »

Une écume rougeâtre sort de ses lèvres.

A Madiana, qui lui adresse quelques

mots, le suppliant de racheter une vie mauvaise par un aveu qui permette de retrouver, de sauver Moustique, il répond par des paroles infâmes... il a des torsions de damné.

Soudain, la porte s'ouvre, et la mère supérieure paraît, drapée dans sa robe de bure, avec autour de son doux visage l'aurole de la cornette blanche.

Tout droit, elle va au lit du forçat et, le

mais tu étais surtout un malheureux et tu as demandé à me parler... et tu m'as raconté ta vie, ta chute, les entraînements auxquels tu avais succombé... et comment, d'une situation honorable, estimée, tu avais glissé jusqu'au vol, jusqu'au faux... et enfin jusqu'à l'assassinat.

« Je t'ai encouragé, consolé et alors, allant jusqu'au bout de tes aveux, tu m'as confié une mission... tu laissais là-bas, au pays de France, un enfant, presque orphelin, puisque sa mère était morte de désespoir... et tu me suppliais de veiller sur lui, de lui trouver des protections, de le sauver et d'en faire un honnête homme.

« Est-ce vrai, Simonnet ? »

L'homme battit des paupières, sans parler.

« Dans la fange du bagne, pauvre damné, tu es tombé de plus en plus bas... mais pourtant, en ton âme, il est une lueur qui ne s'est jamais éteinte... et, tous les six mois, je venais, ayant tenu ma parole, te parler de ton fils... te dire que dans la carrière ecclésiastique qu'il a suivie il menait une vie édifiante et honnête... malgré toi, malgré l'indifférence dont tu cherchais à te cuirasser... »

« Simonnet, je voyais des larmes monter à tes yeux... »

« Larmes de joie, larmes de regret de ne pouvoir le serrer dans tes bras. »

Le forçat fit un effort violent :

« Taisez-vous ! râla-t-il, ne me parlez pas de mon fils.

— Je veux t'en parler, pauvre âme. Car c'est en son nom que je te demande, moi, d'être bon, d'être généreux, d'être humain... Tu as participé à l'enlèvement d'un enfant, d'un jeune homme, à peine plus âgé que ton fils et tu sais l'horrible sort qui l'attend...

Pense à celui qui est là-bas et sur qui peut retomber la responsabilité d'un crime... Tout se paie ! Par pitié pour celui que tu aimes, parle...

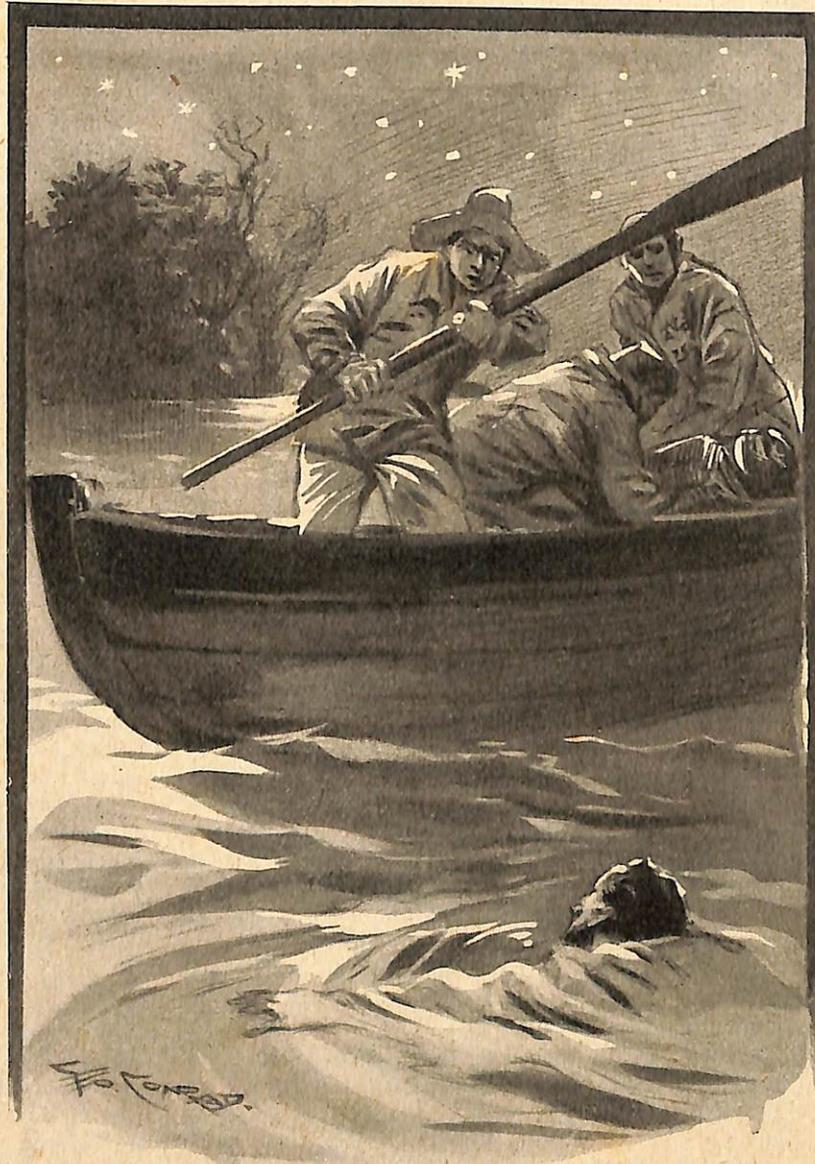
« Parle, aide les honnêtes gens à délivrer un innocent... »

— Non, non, gronde encore le forçat.

— Et alors, moi, j'écrirai à ton fils et je lui dirai que par une minute de bonté tu as racheté toutes tes fautes et son âme s'épanouira... et si Dieu te rappelle à lui, il prononcera ton nom avec respect, avec amour... Dis, Simonnet, est-ce que cela ne serait pas une joie pour toi que de savoir que ton fils te bénit ? »

(A suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.



BRAS-DE-FER

Apercevant l'ombre fantastique, l'un des rameurs brandit l'aviron pour assommer l'agresseur. (P. 373, col. 3.)

regardant, les mains jointes, elle murmure une prière.

Lui est retombé en arrière, les yeux grands ouverts, fixés sur cette vision de pitié et de bonté qui se penche vers lui.

Elle parle :

« Simonnet, j'ai appris que, de concert avec trois de tes compagnons de bagne, tu as encore accompli une mauvaise action... écoute-moi ! »

Le misérable a des sursauts convulsifs : il tourne la tête comme s'il voulait éviter ce regard qui pénètre jusqu'au plus profond de son être.

« Simonnet, souviens-toi ! Lorsque tu es arrivé ici... tu étais un grand coupable,

Potentats Asiatiques

Rajahs et Maharajahs

A propos du faste déployé à l'occasion du récent mariage aux Indes du prince Tikka, fils du maharajah de Kapurthala, avec la princesse Brinda de Jubbal, il nous a paru intéressant de définir le pouvoir et les attributs des rajahs et maharajahs.

Maharajah est un terme. Il est composé de deux mots sanscrits, *maha*, grand, et *rajah*, roi. Mais n'en concluez pas que tous les princes hindous qui se parent d'un titre pareil soient de puissants souverains!

Il en est dans le nombre dont les États sont à peine plus étendus qu'un département français et dont les sujets, d'après les recensements les plus indulgents, sont loin d'atteindre le million!

Ceux qui règnent sur cette partie de l'Inde que l'Angleterre n'a pas encore annexée officiellement à son empire colonial, et dont l'ensemble est désigné sous l'expression de *Native States* (États indigènes), jouissent d'une indépendance limitée par les restrictions suivantes :

Il leur est défendu :

1° D'entretenir des troupes, en dehors de quelques centaines d'hommes qui composent leur garde du corps;

2° D'armer ces gardes de fusils modernes ou même de les exercer aux manœuvres militaires;

3° De se visiter entre eux, d'une principauté à l'autre, sans l'assentiment du résident britannique chargé de surveiller leurs faits et gestes;

4° De recevoir à leur cour un Européen non muni d'une permission spéciale, que les autorités anglaises n'accordent que difficilement;

5° De voyager en Europe ou en Amérique, sans la permission expresse du gouvernement.

A part ces restrictions... et quelques autres, qu'il serait trop long d'énumérer ici, les rajahs ont le droit de se croire libres et indépendants.

En échange de ces sacrifices demandés à leurs

droits de souverains, l'Angleterre leur a rendu des services signalés. Citons le plus important : elle a mis fin à ces guerres fréquentes qui désolaient la péninsule, décimaient la population, vidaient les caisses publiques.

Et c'est bien grâce à une paix prolongée que

Ce prince, qui a douze millions de sujets, ce qui fait de lui le plus puissant des monarques de l'Hindoustan, possède une collection de bijoux, de perles fines et de diamants, d'une valeur extraordinaire, qui, à dire d'expert, et sans tenir compte de l'intérêt historique ou ar-



Tous ces monarques hindous possèdent les plus belles collections de bijoux de tout l'univers.

certain rajahs ont pu accumuler en un demi-siècle des richesses fabuleuses.

Voulez-vous des chiffres? C'est toujours amusant de brasser les millions... du bout de la plume!

Le maharajah d'Hyderabad, plus connu sous son titre arabe de Nizam, passe pour être l'un des hommes les plus riches de la planète. Il jouit de cet enviable privilège d'être le seul milliardaire de l'Asie, depuis la mort de Li-Hung-Chang, qui laissa une fortune évaluée à deux milliards!

tistique qu'elle peut avoir, doit valoir certainement entre cinq et six cents millions de francs!

Cependant, le Nizam n'est pas le plus « diamanté » des princes hindous. Sur ce chapitre, il cède le premier rang au Gaekwar de Baroda, qui passe pour posséder les plus beaux bijoux du monde.

Le cas est d'autant plus remarquable que, sans un hasard providentiel, ce puissant souverain... garderait actuellement les troupeaux paternels ou les siens!

Voici l'anecdote. Il y a une trentaine d'années, le rajah de Baroda fut accusé d'avoir empoisonné un résident britannique qui le gênait.

Naturellement, le gouvernement anglais saisit cette occasion de le renvoyer, comme on dit, à ses chères études, mais sans oser mettre la main sur les domaines du monarque détrôné.

Selon la loi hindoue, et comme le rajah n'avait pas d'héritier direct, son épouse fut autorisée à adopter comme fils un des trois petits paysans de race mahratte qui, recommandés par leurs *gourous* ou parrains, lui furent présentés par ses ministres.

Le rajah actuel est l'un de ces trois petits paysans. Loin de rougir de cette modeste origine, il a adopté le vieux titre sanscrit de *Gaekwar*, qui signifie littéralement « gardeur de vaches ».

Et cela ne l'a pas empêché, comme je l'indiquais plus haut, de devenir le plus grand détenteur de perles et de diamants du monde. Sa collection passe pour valoir un demi-milliard de francs, tout simplement!

Que cette évaluation ne vous surprenne pas. Voulez-vous des détails? Je n'ai que l'embarras du choix!

Le collier de perles que le Gaekwar porte le plus fréquemment en public se compose de sept rangées de perles du plus bel orient, et sa valeur est estimée à 2,500,000 francs. Et l'on affirme qu'il possède une cinquantaine de colliers d'é-gale vale !



RAJAHS ET MAHARAJAHS

Les harnais de leurs éléphants de gala, enrichis de pierres précieuses, sont à ces potentats asiatiques une occasion de rivaliser de luxe.

Sa tiare de diamants est fameuse dans le monde entier : la calotte et les franges qui recouvrent la nuque sont composées de cinquante diamants de grosse taille.

Et ses coffres renferment des quantités de perles, de diamants et de pierres précieuses non montés, parmi lesquels il faut citer la célèbre « Étoile du Sud », un des plus gros et des plus beaux diamants connus, qui vaut à lui seul une énorme fortune.

Soit dit en passant, le prince s'est montré digne de ses étonnantes destinées. Ce n'est pas de lui qu'on pourrait dire que la fortune grise ses favoris.

C'est le monarque asiatique qui s'est le plus occupé de l'éducation des masses et les collèges et universités qu'il a fondés dans ses États sont en passe de devenir le rendez-vous de la jeunesse studieuse de la péninsule.

Ce qu'il importe avant tout de signaler, c'est que ces fondations scolaires n'ont pas coûté un *anna* à ses deux millions de sujets, ce grand prince n'a pas hésité à vendre aux enchères publiques une partie de ses bijoux pour satisfaire sa passion d'éducation.

Et il subvient aux dépenses de nombreux jeunes gens qu'il envoie parfaire leurs études en Europe.

Il est à peine besoin de dire que le luxe des rajahs ne consiste pas exclusivement à entasser perles et diamants : à leurs écuries de course qui font triompher leurs couleurs sur les turfs de Bombay et de Calcutta, ils aiment à joindre une « cavalerie » plus pesante.

Et les harnais de leurs éléphants de gala, enrichis de pierres précieuses, leur sont une autre occasion de rivaliser de luxe.

JACQUES D'IZIER.

EXPLOITS DE QUATRE FRANÇAIS A LA FRONTIÈRE

L'Alerte! Capitaine DANRIT

(Commandant DRIANT)

CHAPITRE XI

EN AUTOMOBILE (Suite)

L'AUTOMOBILE dévora les 25 kilomètres qui séparaient les deux villes. Mais, en approchant de la cité dont les églises aux fines dentelures ont inspiré une patiente industrie féminine, Orlag dut encore modérer sa vitesse, car des passages à niveau se succédaient sans interruption.

Cependant, Anvers approchait.

Au passage, dans un gros bourg inconnu, un beffroi flamand avait sonné une heure du matin de son carillon chantant.

Encore quelques kilomètres, et la grande ville, dont le port, au temps de la marine à voiles, contenait jusqu'à mille vaisseaux venus de tous les points du monde, la grande ville marchande, seuil ouvert sur les océans, allait apparaître, nimbée de la lumière artificielle qu'entretient sans fin l'activité humaine.

Des faubourgs se succédèrent, interminables, en dépit de l'allure maintenue; puis des rues larges s'ouvrirent, et une bouffée de brise saline, tout à coup, par la portière ouverte, emplit la limousine de son souffle vivifiant.

Au ras du sol, des tonneaux, des caisses, des grues, des madriers, des câbles, tout ce qui encombre les quais d'un grand port, faisaient saillir leurs formes bizarres; au-dessus d'eux, des cylindres plus noirs que l'ombre ambiante révélaient des cheminées de vapeur; plus haut encore, des mâts effilaient leurs pointes vers l'obscurité du ciel. Brusquement, l'automobile stoppa.

A quelques mètres, sur l'eau immobile qui semblait le lit de flottes innombrables en perspective fuyante dans la nuit, un superbe steam-yacht accoté à l'escarpe de granit dormait, sous un léger panache de fumée blanche. C'était le *Düppel*.

A son arrière flamboyait crânement en lettres d'or le nom de la petite forteresse au pied de laquelle était mort l'indépendance du Schleswig.

Tous les voyageurs descendirent.

Aux appels répétés de la trompe de l'automobile, des lumières brillèrent par les portes ouvertes des appartements disposés sur le pont. Des silhouettes apparurent, ouvrant les plats-bords, disposant la passerelle d'embarquement.

Paul Vigy porta instinctivement une main à son cœur pour en comprimer les battements. Il venait de deviner, debout sur la dunette, Freya, enveloppée d'un long manteau de laine blanche.

La jeune fille ne s'était pas couchée.

— Venez, dit Valborg à ses nouveaux passagers, je vous précède pour vous faire les honneurs du bord.

Suivi des cinq Français, Frank et Georges soutenant Grandin, le Danois monta à son bord.

La jeune fille, déjà, était dans ses bras.

— Skagen m'a montré ta dépêche, dit-elle à mi-voix. Tu penses bien que j'en aurais pu dormir... je t'ai attendu : pourquoi ce départ précipité?

— Je t'expliquerai.

— Et tous ces gens qui sont avec toi, ils embarquent aussi?

— Oui.

— Ils partent avec nous?

— Je t'expliquerai.

Elle jeta un regard curieux sur les hôtes étranges, aux costumes ravagés, dont les silhouettes se profilèrent dans la nuit.

Le Danois fit signe à Paul Vigy de s'approcher et, d'un ton jovial où perçait la satisfaction d'une surprise préparée :

— Freya, dit-il, je te présente à nouveau un ami que tu connais bien : M. l'ingénieur Paul Vigy.

— M. Paul Vigy ! exclama la Danoise.

— Mais oui, mademoiselle, répondit le jeune homme en s'inclinant, et je ne sais comment vous exprimer la confusion où je suis de paraître ainsi devant vous...

— C'est bon, c'est bon, intervint Valborg, vous vous expliquerez tout à l'heure !

Et tu sais, Freya, tu peux te préparer à entendre des aventures extraordinaires, ah ! certes, oui, extraordinaires ! Et d'abord dans ces aventures il y a un blessé, c'est le brave homme que voilà. Toi qui te plaignais l'autre jour de n'avoir personne à soigner dans ton infirmerie modèle, voilà que tu vas avoir un lit occupé.

La jeune fille s'était avancée aussitôt vers Grandin.

— Vous souffrez, monsieur, c'est grave, cette blessure?

— Grave, fit le mécanicien, mais ce n'est rien du tout, une entorse, une entorse stupide qui me... qui m'a...

— Laisse-toi soigner tout de même, intervint l'ingénieur.

Et sur un signe de la jeune fille, deux matelots apportèrent un brancard sur lequel on eut toutes les peines du monde à décider le colosse à s'étendre.

— Je vais donner les ordres pour les premiers soins et, dans un instant, je te rejoins au salon, père.

— C'est cela, mon enfant, et surtout, songe que nos amis français sont accablés de fatigue et de froid, et fais-nous préparer du thé bouillant, avec beaucoup de choses autour. Puis, se tournant vers le capitaine du yacht qui, la casquette à la main, attendait des ordres :

— Monsieur Skagen, vous avez fait le nécessaire à la réception de mon télégramme, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur.

— Pouvez-vous lever l'ancre au jour?

— Oui, monsieur, la machine est sous pression, et, malgré l'heure avancée, j'ai accompli les formalités nécessaires.

— Bien. Donc, au lever du jour, nous prendrons la mer. Veuillez donner tous les ordres en conséquence. Avez-vous le charbon et les approvisionnements nécessaires pour la traversée de l'Atlantique?

— Les soutes à combustible sont pleines. Vous savez qu'à chaque escale mon premier soin est de les compléter. Quant aux vivres frais, pour une aussi longue traversée, je vais demander au steward.

— Oui, allez, monsieur Skagen. Mais, en tous cas, ne vous inquiétez pas de ce détail, nous embarquerons le nécessaire en route, quelque part, sur rade. Donc, soyez prêt pour un départ au petit jour.

Puis, il serra la main au brave marin du Jutland qui commandait son navire et, se retournant vers ses hôtes :

— Il faut compter sur une nuit blanche, leur dit-il, car ma fille est trop intriguée par votre présence et par ce que je lui ai déjà dit de vous pour que nous remettions à demain le récit de vos aventures. Mais venez d'abord vous réchauffer.

Et, descendant l'escalier à rampe dorée qui conduisait au salon, il s'effaça devant ses hôtes pour les y introduire.

La jeune Danoise y arrivait aussitôt derrière eux.

— Tu dois être joliment intriguée, Freya, car c'est un peu une bande de brigands que je t'amène là... mais tu peux m'en croire, ces brigands-là sont de bien braves gens !

CHAPITRE XII

LA RÉPONSE DE FREYA

— Écoutez-moi, Freya, dit M. Valborg dès que les quatre Français eurent pris place dans les fauteuils qu'il leur désignait. Écoutez-moi...

Et le Danois semblait se faire une joie de l'ébahissement prochain de sa fille.

— Imagine, poursuivit-il, tout ce que la fantaisie dévergondée d'un romancier peut concevoir; brode là-dessus les richesses de ta propre imagination, et tu ne pourras mettre sur pied un récit plus invraisemblable que celui qui va t'être conté par M. Vigy...

Très pâle, le jeune homme s'inclina.

— Mademoiselle, fit-il, Dieu m'est témoin que des circonstances plus fortes que toute volonté humaine m'ont seules amené à ne pas répudier l'offre généreuse de M. Valborg de me recevoir à son bord et, par suite, de me présenter devant vous. Mais laissez-moi vous redire que je suis confus au delà de toute expression. Votre père a été assez indulgent pour ne taxer notre aventure que d'invraisemblable. Mais moi, j'en sens plus vivement que jamais toute la note ridicule, et il m'est on ne peut plus pénible d'avoir à la retracer devant vous... devant vous surtout...

Et la voix du jeune homme s'étrangla.

La jeune fille était interloquée.

Elle avait peine à reconnaître l'élégant danseur du bal de Nancy dans cet homme aux traits émaciés, au regard brillant de fièvre, au costume esfrangé et boueux d'un coureur cycliste professionnel.

Alternativement, elle regardait d'un air interrogateur l'ingénieur et son père, qui savourait intérieurement cette conclusion peu banale de son voyage.

— Ridicule, disait Valborg, votre aventure! Mais non, mais non! Tu en jugeras, Freya!

A vrai dire, celle-ci se demandait si son père plaisantait ou parlait sérieusement.

Un domestique entra, apportant un samovar, de la viande froide, des gâteaux. Ayant déposé son fardeau sur une table pliante, il se mit en devoir de servir ses maîtres et leurs étrangers invités.

Pendant sa présence et les rites de son service, la conversation s'arrêta.

Les Français, en particulier Frank Hettange et Georges Delmont, ouvraient de grands yeux.

Quelle aventure extraordinaire!

Quelques heures auparavant, ils étaient tapis dans un fourré neigeux, incertains de leur subsistance immédiate, d'un abri quelconque, de leur existence même.

Une espèce de dieu humain, auquel rien ne résistait, les avait enlevés dans un char vertigineux, après leur avoir pardonné des procédés dignes de voleurs de grands chemins; il les avait hébergés, revêtus de chaudes pelisses.

Comme dans une féerie, ils avaient, en la moitié d'une nuit, traversé un royaume et maintenant ils étaient assis dans de moelleux fauteuils, parmi le confort d'un navire princier, portant à leurs lèvres de fines por-

celaines dans lesquelles une élégante et belle jeune fille versait de délicats breuvages!

Était-ce une réalité? Ne vivaient-ils pas un cauchemar, achevé en un rêve enchanteur?

Leurs regards erraient sur le décor luxueux au sein duquel ils se sentaient dépayés, dans leurs vêtements boueux.

Des lambris en bois précieux couvraient les cloisons sur lesquelles se détachaient des peintures, des aquarelles, représentant les sites les plus aimés du Danemark.

Au milieu d'elles, et les dominant dans un cadre sculpté, trônait le portrait en pied du roi Christian IX, le vaincu de 1864, le monarque patient qui surmonta la défaite et fit asseoir les fils et les filles de sa vieille dynastie sur tous les trône de l'Europe.

D'un plafond lumineux, une clarté douce tombait. Discrètement, en des vitrines de marqueterie, elle mettait des luisances aux ors, aux argents, aux cuivres des bibelots exotiques acquis en toutes les escales du monde. Un piano ouvert montrait encore à son pupitre la blancheur d'une partition tout à l'heure abandonnée.

Derrière lui, dans un angle du salon, un fanion, celui du grand-père de Freya, cravaté de crêpe, étalait sa tache sanglante barrée de la croix danoise; dans les autres coins de la pièce, des plantes rares des tropiques étendaient la variété de leurs palmes, et parmi l'atmosphère parfumée de roses et de violettes mourantes en des coupes de cristal, sur ces splendeurs et ces souvenirs, des radiateurs à vapeur dissimulés répandaient une chaleur molle et pénétrante.

Mais si ses compagnons, pour masquer leur gêne, s'absorbaient dans la contemplation de toutes ces choses, Paul Vigy, lui, semblait vivre en dehors des contingences terrestres.

Par contenance, sans lever les yeux, il dégustait à petites gorgées le thé bouillant dont l'arome tonifierait peut-être ses nerfs abattus par une double fatigue, physique et morale. Mais il était étreint par une angoisse indéfinissable.

C'était sa destinée qui allait se jouer.

Il ne connaissait pas assez celle qu'il aimait pour deviner ce qui allait advenir lorsqu'elle aurait connaissance de l'étrange aventure...

N'allait-il pas entendre son rire fuser, souffrir de son persiflage moqueur?

Ou bien, inclinant vers l'indulgence, allait-elle prendre au sérieux une tentative qui se résolvait en avortement et dont les auteurs, après tout, revenaient sains et saufs?

Qu'était-elle au juste?

Il eût pu répondre plus aisément à cette question en disant ce qu'elle n'était pas.

Elle n'était pas une de ces poupées de salon qui s'extasiaient sur un record battu, sur un événement sportif, sur un procès-verbal de rencontre. Elle s'y connaissait en vrai courage; elle venait d'un pays où les aventures étaient monnaie courante.

Qu'allait-elle donc penser, conclure, décréter?

Pour lui elle était le destin et, les yeux dans le vague, il ne vit pas le domestique sortir du salon.

La voix de Freya lui rappela que l'heure des aveux était venue.

— Vite, monsieur, mon père vient de m'intriguer vivement avec l'annonce de votre histoire. Combien j'ai hâte de la connaître! Mais de quelle histoire peut-il être question?... J'avais songé tout d'abord à une aventure de guerre, mais telle ne peut être la vôtre, puisque la France, paraît-il, une fois de plus, a reculé devant son vainqueur, notre ennemi commun.

Comme toujours, en un pareil sujet, le ton de la patriote danoise se faisait âpre, presque amer.

— Mon Dieu, mademoiselle, répondit l'ingénieur, j'aurais su un gré infini à votre père de ne pas m'obliger à refaire devant vous un récit qui n'aboutira qu'à me couvrir de ridicule; mais je n'ose me refuser au désir de M. Valborg, car je lui dois probablement la vie, et ce qui m'est encore plus précieux, dit-il avec émotion, celle de mes dévoués compagnons. Et si vous-même ne consentez à me dispenser...

— Pas du tout, intervint Valborg, touché par la délicatesse du jeune homme. Pas du tout! Ce n'est pas dans nos conventions. Vous allez tout raconter vous-même à Freya, et je la connais mieux que vous... elle sera vite intéressée, très intéressée, même...

— Vous croyez, père? Alors, monsieur, exécutez-vous, puisqu'il ne m'appartient pas de vous faire grâce et de vous tenir quitte...

Un sourire d'encouragement erra sur ses lèvres.

Paul Vigy sentit que la minute décisive à laquelle il n'avait cessé de songer depuis plusieurs heures venait de sonner.

Sa nature impressionnable produisait cet heureux effet de développer instantanément en ses nerfs des courants électriques imprévus. Souvent, anxieux du geste prochain, le jeune homme, lorsque ce geste devenait inéluctable, retrouvait la fermeté de son âme et la mâle assurance de son esprit.

Pâle, les yeux fixes, mais d'une voix plus ferme, il commença :

— Mon histoire aura du moins le mérite d'être courte, mademoiselle. La voici en quelques mots : j'ai cru à la guerre. J'ai été avisé, à tort, paraît-il, de la violation de la frontière française, et, ma foi, rien n'étant venu me détromper, j'ai agi comme si la guerre avait existé réellement, comme si ma patrie avait été brusquement envahie.

Le joli visage de Freya était devenu grave soudainement : elle se tourna vers son père qui souriait :

— J'avoue que je ne comprends pas, fit-elle, il faut vous résigner, monsieur, à quelques détails.

Mais déjà Paul Vigy, entraîné, sans s'en douter, par cette joie intime de tout cœur d'homme déposant son secret aux pieds

de la femme aimée, Paul Vigy continuait :

— Ah ! mademoiselle, je viens, je m'en aperçois maintenant seulement, je viens de vivre pendant quelques jours en état d'hypnose ; c'est évidemment la marque d'un esprit affaibli. Mais j'ai une excuse, et cette excuse, c'est vous-même qui me l'avez fournie à l'avance, sans vous en douter.

La jeune fille ne put réprimer un mouvement d'étonnement.

— Mais oui, souvenez-vous, l'autre soir, chez le général de Vendières. Vous aviez fait une telle apothéose de la guerre de revanche... je vous avais écoutée avec une telle ferveur !... Je n'ai plus été en état de m'imaginer que cette guerre n'aurait pas lieu ; et, sur un indice par lequel la fatalité s'est jouée de moi... j'ai été de l'avant !

— Vous êtes parti en guerre tout seul !

— Vous l'avez dit, mademoiselle, quelque incroyable que paraisse un semblable acte de... folie... Je dois vous paraître grotesque, je m'en rends bien compte, et j'en souffre plus que je ne saurais vous le dire, mais il est des gestes qui, à certaines heures, sont très nobles, à d'autres, très bouffons... J'ai malheureusement accompli le mien à la mauvaise heure !

— Mais ce geste, quel est-il ? Vous parlez par énigmes. Voyons, vous êtes officier de réserve, vous avez rejoint votre corps sans attendre de convocation, et on vous a dit qu'on n'avait pas besoin de vous. Est-ce cela ? raille la jeune fille légèrement impatiente.

— Ma pauvre Freya, crut devoir à nouveau intervenir Valborg, en voyant blêmir davantage le visage de l'ingénieur, tu es loin de compte. Je te le répète : je peux te la donner en mille, tu ne devineras pas la vérité. Allons, j'ai pitié de M. Vigy qui se figure bien à tort que son acte prête à rire, et je vais l'aider.

« Voilà : il a cru la guerre déclarée, il a pénétré sur le territoire allemand avec trois braves garçons hypnotisés comme lui, ceux qui sont là, et il a tout simplement, au péril de sa vie et de la leur, après des péripéties de toutes sortes, fait sauter un pont de la voie ferrée, entre Trèves et Thionville.

L'expression de légère raillerie reflétée par le beau visage de Freya disparut instantanément.

— Comment ? s'écria-t-elle, ce n'est pas une plaisanterie, une gageure ? Parlez,

monsieur Vigy, je brûle de savoir : vous saviez bien pourtant que la guerre n'était pas déclarée, vous saviez que votre diplomatie, une fois de plus, allait tout arranger. Alors, comment avez-vous pu vous imaginer...

— Suggestion, mademoiselle.

— Mais la suggestion ne va pas, je pense, jusqu'à donner l'idée de faire sauter un pont ! Et quel pont avez-vous choisi ?

reux accomplissement me permettrait de me dire...

Le jeune homme, par deux fois, hésita : — ... que j'aurais vraiment contribué au succès de nos armes... à la délivrance de l'Alsace-Lorraine. J'ai demandé et obtenu celle-là !

En entendant ces paroles, qui rappelaient à leur auteur tant d'évocations au cours des heures critiques récemment écoulées, Freya tressaillit ; une lueur encore indécise commençait à poindre dans un recoin de son âme.

— Vous l'aviez depuis longtemps, cette mission ?

— Oh ! non, depuis quatre jours à peine.

— Alors, c'est en quittant la soirée du général de Vendières que vous l'avez sollicitée ?

— Oui, mademoiselle.

La jeune fille se tut.

Vigy sentit peser sur lui un regard chargé d'angoisse. Il n'osa l'affronter... et pour rompre l'embarrassant silence, il reprit vivement :

— N'est-ce pas que vous trouvez cette erreur, cet emballement, ce coup d'épée dans l'eau parfaitement risibles ? Si encore je n'étais que ridicule !

— Qu'êtes-vous donc encore ?

— Un criminel de droit commun tout simplement, un malheureux obligé de s'exiler de son pays, d'abandonner son usine, ses ouvriers... sa mère ! un vagabond qui n'est en sûreté relative que sur le pont de votre navire !

— C'est sérieux ce que dit M. Vigy ? demanda la jeune fille à son père.

Et un léger tressaillement fit trembler sa voix.

— Très sérieux, Freya, et je t'assure que si, au lieu de te conter les choses à bâtons rompus, M. Vigy te faisait un vrai récit, depuis son

départ de Longwy jusqu'à l'instant où je l'ai rencontré, transformé en bandit de grand chemin, arrêtant mon automobile en me menaçant de me brûler la cervelle, si je ne la lui donnais pas... s'il te racontait tout cela, tu saurais vite à quoi t'en tenir.

Une lueur passa dans les yeux bleus de la jeune Danoise.

Et, s'adressant au jeune homme qui attendait anxieusement sa réponse :

— Eh bien ! monsieur, fit-elle délibérément, je vous écoute, et cette fois, ne passez rien !

(A suivre.)

CAPITAINE DANRIT.

(Commandant DANRIT.)

Scœux. — Imprimerie Charaire.



L'ALERTE !

— Eh bien ! monsieur, fit délibérément la jeune Danoise, je vous écoute, cette fois ne passez rien. (P. 378, col. 3.)

— Celui de Malling, à 15 kilomètres de Thionville.

— Pourquoi celui-là ?

— Parce que, par suite de l'interruption de la ligne, 60,000 hommes des rassemblements de Trèves et de Coblenz privés de leur matériel et de leurs convois n'arrivaient sur notre frontière qu'avec un retard de 24 à 36 heures.

— Mais par qui étiez-vous chargé de cette mission ?

— Par le ministre de la Guerre.

— Je ne comprends plus.

— Mais si, vous allez comprendre. Je recherchais passionnément une mission qui eût une importance capitale, et dont l'heu-